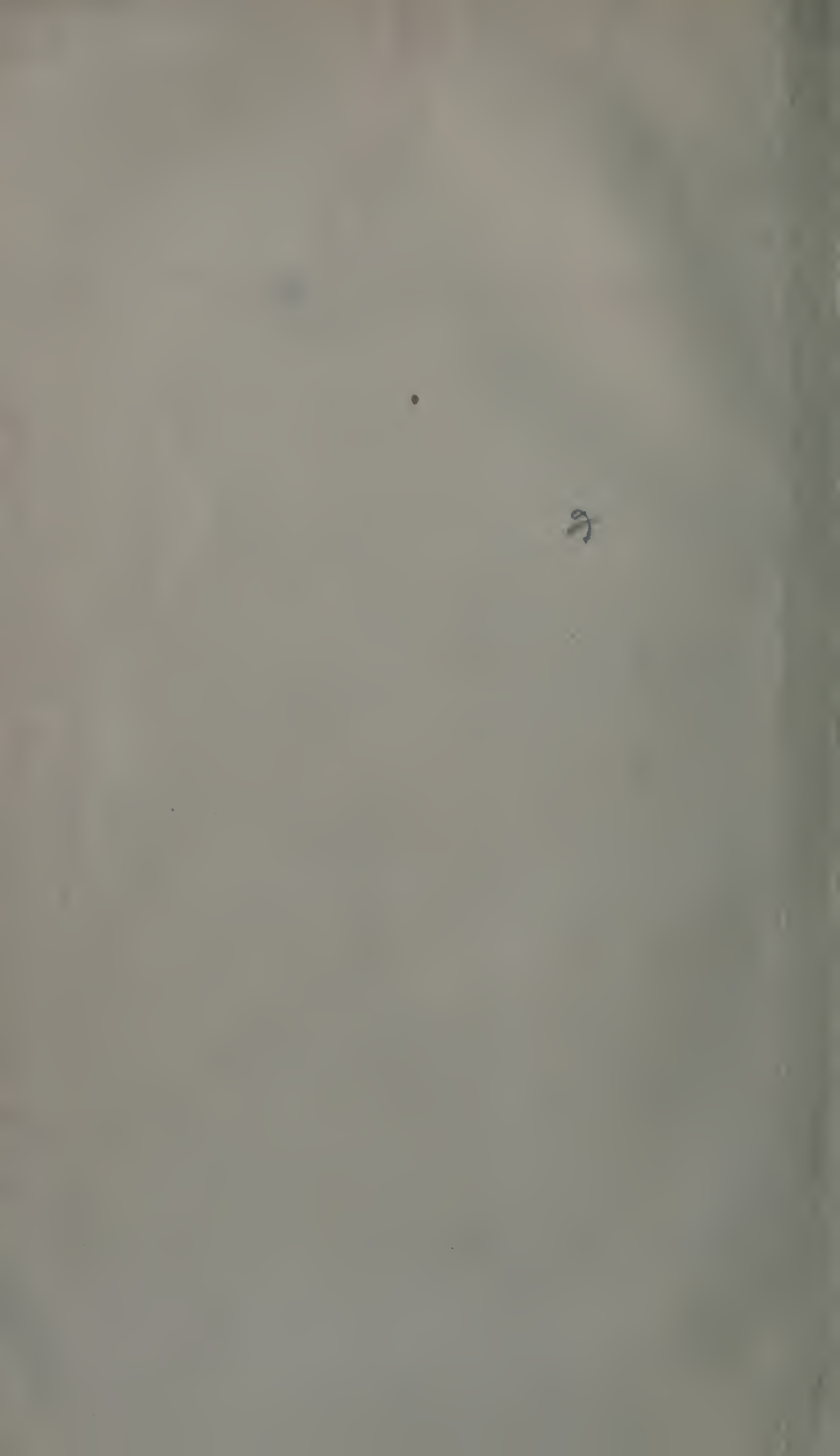
Romagnesi, Jean Antoine
Samson



SAMSON,

MIS EN VERS

Par le Sieur ROMAGNESI.

Repréſenté, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires de Sa Majeſté, ſur leur Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

NOUVELLE ÉDITION.

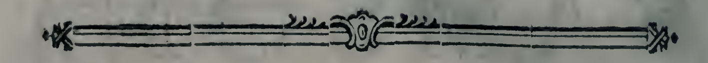


A PARIS,

Chez LOUIS-DENIS DELACOUR, Imprimeur de la Cour des Aydes, en la maiſon de feue la Veuve Muguet, rue de la Harpe, aux trois Rois.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ACTEURS.

PHANOR, Roi des Philiſtins.

SAMSON, Juge d'Iſraël.

EMANUEL, Pere de Samſon.

DALILA, Princeſſe, parente de Phanor.

ACAB, Général de l'armée, & favori de Phanor.

AZAEL, Confident de Samſon.

ARMILLA, Confidente de Dalila.

ZAMEC, Capitaine des Gardes de Phanor.

ASCALON, Eſclave d'Acab.

TROUPE de Philiſtins.

La Scene eſt à Gaza, & aux environs.



SAMSON.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un bois, dans l'enfoncement duquel on découvre le Temple de Dagon.

DALILA, ARMILLA.

ARMILLA.

VOTRE ame, en ce moment, doit être rassurée,
Dalila ; nous entrons dans la forêt sacrée,
Et vous voyez le Temple où jadis nos ayeux
Invoquoient, en tremblant, le plus grand de nos Dieux.
Vos soupirs vont cesser aux pieds du sanctuaire,
Offrez un sacrifice à ce Dieu tutelaire,
Il est des Philistins l'inébranlable appui ;
Et vos vertus, Princesse, obtiendront tout de lui.

DALILA.

De cet asyle saint, l'approche redoutable,
Augmente les remords qui pressent le coupable,
Mon cœur, chere Armilla, plein de trouble & d'effroi,
N'ose invoquer un Dieu dont il trahit la loi.
Pour dissiper l'erreur où mon ame est tombée,
De la Cour de Gaza je me suis dérobée;
Je viens par tes conseils, dans ces lieux écartés,
Implorer de Dagon les suprêmes bontés :

Mais comment pourra-t-il recevoir mon offrande;
Si je crains d'obtenir ce que je lui demande,
Et si je n'ose éteindre un feu séditieux!
Ah! lorsque nous offrons un sacrifice aux Dieux,
Notre encens les offense, à moins que notre crime,
Par nous-même immolé, n'y serve de victime.

ARMILLA.

Que dites-vous, Madame?

DALILA.

Hélas! ton amitié,
Honore mes malheurs d'une tendre pitié:
Mais si tu connoissois la source de ma peine,
La pitié feroit place à la plus juste haine.

ARMILLA.

Si j'osois pénétrer au fond de votre cœur,
Je croirois que d'Acab vous dédaignez l'ardeur;
Que le Roi, malgré vous, ordonne l'hymenée,
Dont cet illustre amant voit enfin la journée;
Oui, vous êtes sans doute insensible à ses feux,
Et votre indifférence est un crime à vos yeux;
Mais cessez d'en rougir, la vertu la plus sainte,
De l'amour, à son gré, ne reçoit pas l'atteinte.

DALILA.

Armilla, dans un cœur que la vertu conduit,
Sans l'aide du penchant, le devoir le produit.
J'aurois de ce héros partagé la tendresse,
Sans les égaremens d'une indigne foiblesse;
Ce triste cœur qu'en vain il a voulu toucher,
Aux fers d'un autre objet ne se peut arracher.
Eh! quel objet encor me force d'être ingrate!
C'est pour un ennemi que mon amour éclate:
Si je puis me résoudre à t'en entretenir,
Je ne le nommerai que pour mieux me punir.

ARMILLA.

Confiez à ma foi le feu qui vous dévore.

DALILA.

Hélas! c'est un Hébreu que ta Princesse adore:
Les Dieux, pour l'accabler du sort le plus cruel,
D'elle ont fait triompher le fils d'Emanuel.

ARMILLA.

Samson! ——

DALILA.

O jour fatal! malheureuse victoire,
Qui d'Acab triomphant consacra la mémoire!
Les Hébreux surmontés aux champs de Séphal
Rendirent par son ordre hommage à Dalila:
Pour paroître sensible au bonheur de nos armes,

Je parcourus des yeux tous ces captifs en larmes :
Le dirai-je ? un d'entr'eux, qu'entouroient mille dards,
S'attira, malgré moi, de trop tendres regards ;
De nos Soldats vainqueurs il bravoit la menace ;
Un coup d'œil de l'Hébreu confondoit leur audace.
Ce Guerrier, dont le ſort trahiſſoit la valeur,
Tout captif qu'il étoit, me parut le vainqueur.
Hélas ! depuis ce temps, inquiéte, abattue,
Mon lâche cœur ſe livre au poiſon qui le tue,
Il chérit un tourment qu'il devroit déteſter,
Et même l'accroîtroit, s'il pouvoit s'augmenter.
Tout éloigné qu'il eſt, cet Hébreu, dans mon ame,
Du fond de ſon exil, lance des traits de flamme,
Je n'y puis oppoſer que de foibles efforts,
Et j'ai preſque perdu le ſecours des remords.
Non, je ne ferai point éclater dans ce Temple,
Des crimes dont moi ſeule ai pû donner l'exemple.
Pour éteindre mes feux, & terminer mes jours,
A mes ſeules douleurs je veux avoir recours.

ARMILLA.

Ah ! du Ciel offenſé n'irritez point la haine ;
La main ſeule d'un Dieu peut briſer votre chaîne.
Hâtez-vous d'implorer le ſecours de Dagon,
Moins pour aimer Acab, que pour haïr Samſon.
Qnoi, du ſang de nos Rois Dalila deſcendue,
Sur un Hébreu prophane oſe porter la vue ?
Que la honte du moins au fond de votre cœur,
Au défaut des remords, combatte votre ardeur.

DALILA.

Non, c'eſt à ma vertu d'en diſſiper le charme ;
Ne me reproche plus un penchant qui t'alarme,
Laiſſe le temps agir, & ton zèle, & mes ſoins,
D'un heureux changement tes yeux ſeront témoins.
Garde bien mon ſecret ; toi ſeule en es inſtruite ;
Si cèt Hébreu. — Grands Dieux ! où ſerois-je réduite ?
Fuis amour, que tes traits ſur d'autres malheureux
Exercent loin de moi ton pouvoir rigoureux ;
A tes trompeurs appas, Dalila ſe refuſe ;
En vain, de ſes erreurs nous te croyons l'excuſe,
Nos foibles cœurs en vain cherchent à s'abuſer,
Ton coupable aſcendant ne peut les excuſer.
Viens, ne retardons plus cet heureux ſacrifice,
Suis-moi ; que de nos vœux ce Temple retentiſſe,
Tu m'y verras reprendre un cœur tout Philiſtin,
Et recouvrer ma gloire, en dépit du deſtin.

SCENE II.

SAMSON, AZAEL.

AZAEL.

CE ne ſont point, Seigneur, les périls de la chaſſe
Qui doivent de Samſon éterniſer l'audace ;
Les monſtres de ce bois deshonorent vos coups;
Domptez des ennemis qui ſoient dignes de vous.
La force dont le Ciel arma votre courage,
Peut-elle nous laiſſer gémir dans l'eſclavage?
Quoi! vous abandonnez à la honte des fers,
Le peuple du vrai Dieu qui forma l'Univers?
Vous faites plus, vos feux pour une Philiſtine,
Pour Tamnatée, enfin, ſcellent notre ruine,
Quand vous pourriez, Seigneur, par d'illuſtres exploits,
Relever notre eſpoir, nos autels & nos loix.

SAMSON.

Dans vos calamités que pouvez-vous attendre
D'un captif malheureux qui n'a pu vous défendre?
Sous le poids de leurs fers les Hébreux languiſſans
Feroient, pour les briſer des efforts impuiſſans.
Nous étions tous élus, chers Hébreux, mais nos crimes,
Sous nos pas égarés, ont ouvert des abîmes;
Et les bras enchaînés, nous voyons triompher
Des monſtres, que par nous, Dieu vouloit étouffer.
Peuples, n'aſpirez plus à ces douceurs parfaites,
Dont vous avoit flatté la voix de nos Prophêtes;
Notre endurciſſement a ſçu la démentir:
Que nos cœurs ſoient du moins ouverts au répentir!
Du Dieu qui nous punit, reſpectons la puiſſance,
J'éprouve, en l'adorant, les traits de ſa vengeance,
Et je ne porterois que des coups criminels,
Si je les oppoſois aux décrets éternels.

AZAEL.

Ce n'eſt point s'oppoſer aux volontés céleſtes;
Que ſauver d'Iſraël les déplorables reſtes;
Et cette inaction où nous languiſſons tous,
De ce Dieu qui nous frappe entretient le courroux:
S'il faut un répentir pour fléchir ſa juſtice,
Croyez qu'il faut auſſi que notre zèle agiſſe;
Que l'unique moyen de terminer nos maux,
Eſt d'appaiſer le Ciel à force de travaux.

SAMSON.

On le peut adoucir quand ſon courroux menace ;
Mais dans le temps qu'il frappe, il ne fait plus de grace,
Et lorſqu'il nous punit, ſes juſtes châtimens,
Ainſi que nos erreurs, doivent avoir leur temps.
Sa main nous fait ſubir un joug qui nous accable.
Fléchiſſons, Azaël, c'eſt l'emploi du coupable.
Le Roi des Philiſtins, Phanor eſt trop puiſſant,
Il obſerve nos pas d'un regard menaçant;
Et des moindres projets, la trâme découverte,
Des Hébreux déſarmés acheveroit la perte.

AZAEL.

Seigneur, —

SAMSON.

Laiſſe-moi ſeul un moment en ces lieux;
Je ſens qu'un doux ſommeil appéſantit mes yeux.
Cherchons, à la fraîcheur de ce ſombre bocage,
Une tranquilité dont j'ai perdu l'uſage;
Et ſous cet Olivier, ſymbole de la paix,
Dans le ſein du repos, goûtons-en les attraits.

SCENE III.

SAMSON, *une voix.*

LA VOIX *Cantate.*

LA gloire en d'autres lieux t'appelle,
Samſon, briſe ton arc, abandonne ces bois;
Que ſans tarder, le Philiſtin rebelle,
De ton bras triomphant éprouve tout le poids.
Que ton cœur, à ce bruit de guerre —
A ces éclairs, — A ce tonnerre. —
Du Ciel reconnoiſſe la voix;
Et que cet Olivier paiſible
Diſparoiſſe à l'aſpect terrible
De ce Laurier, garant de tes exploits.



SCENE IV.

SAMSON, *seul.*

DIeu! quelle voix s'eſt faite entendre,
Quels en ſont les divins appas!
Et quelle ardeur pour les combats,
Dans mes eſprits vient-elle de répandre?
Cherchons la gloire ou le trépas;
Samſon, c'eſt trop long-temps ſuſpendre
Les coups que doit porter ton bras.
Mais d'un ſonge l'image vaine
Ne ſéduit-elle point mes ſens?
Non, le tranſport que je reſſens,
D'un vrai prodige eſt la preuve certaine;
Et je viens d'ouir des accens,
Dont mon ame ne peut qu'à peine
Soutenir les charmes puiſſans.
Quel eſt donc ce nouveau ſpectacle!
Et comment ſous un Olivier
Me vois je à l'ombre d'un Laurier?
N'en doutons plus: auguſte, ſaint Oracle,
M'eſt-il permis de vous nier,
Lorſqu'en produiſant un miracle,
Dieu daigne vous juſtifier?
Execute ce qu'on t'ordonne.
Quitte la chaſſe & les Forêts,
Ce Dieu te fournira des traits
Contre un tyran que ſa main t'abandonne:
Mais ſonge que les plus hauts faits
Doivent mériter la couronne,
Qui t'honore avant ton ſuccès.
Croiſſez toujours brillant feuillage,
Que ſur mes belliqueux travaux
S'étendent vos divins rameaux;
Vous Philiſtins, redoutez-en l'ombrage;
Oui, votre ſang à longs ruiſſeaux,
Doit accomplir l'heureux préſage
Que me donnent de tels drapeaux.

SCENE

SCENE V.

SAMSON, AZAEL.

AZAEL.

AH! Seigneur, pardonnez à l'ardeur de mon zèle,
L'éclat de votre voix en ces lieux me rappelle.
Mais est-ce bien Samson qui paroît devant moi?
Sa démarche, son front, glacent mon cœur d'effroi;
Il paroît animé d'un courroux magnanime,
Et tout prêt à briser le joug qui nous opprime,
Son arc & son carquois dispersés loin de lui. —

SAMSON.

Israël, tes malheurs finissent aujourd'hui.
Je ne m'étonne point de ta surprise extrême,
Samson en ce moment se méconnoît lui-même.
Oui, de l'esprit divin ton maître est agité,
Cher Azaël, prends part à ma félicité.
Une voix qui du Ciel, sans doute est l'interprète,
Des cruels Philistins m'a promis la défaite,
Pour vous en affranchir, Dieu ne veut qu'un Guerrier;
Il a choisi mon bras; & soudain ce Laurier,
Au son de la trompette, aux éclats du tonnerre,
Pour couronner mon front, est sorti de la terre.

AZAEL.

Ce miracle promet de changer nos destins.

SAMSON.

Pour en être assurés, cherchons les Philistins.

SCENE VI.

ARMILLA, L'ESCLAVE D'ACAB.

L'ESCLAVE.

AU secours, au voleur, au meurtre: misérable!
Je suis perdu; fuyons ce monstre épouvantable.

ARMILLA.

Ah! mon cher, attends-moi.

L'ESCLAVE.

Je t'attends au logis,
Si je puis l'attraper.

SCENE VII.

DALILA, *dans la couliſſe.*

CIel ! écoutez mes cris,
Sauvez-moi du péril qui menace ma vie.

SCENE VIII.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

DE quel bruit !

DALILA.

Ah, Seigneur ! d'un Lion pourſuivie.—

SAMSON.

Ne craignez rien, Madame, & ne me quittez pas,
Ce monſtre va périr ſous l'effort de mon bras.

Il combat le Lion, & le tue.

Tombe, meurs ; c'en eſt fait. Raſſurez-vous, Madame.
Banniſſez la frayeur qui ſaiſiſſoit votre ame ;
Vous pouvez à loiſir contempler à vos pieds
Ce tyran des forêts qu'à l'inſtant vous fuyez.

DALILA.

Quoi ! mon Libérateur. — Ah malheureuſe ! où ſuis-je ?
C'eſt Samſon que je vois : Quel eſt donc ce prodige !
Juſtes Dieux ! dont mes cris implorent le ſecours,
Quel bras choiſiſſez-vous pour conſerver mes jours !

SAMSON.

Quel éclat ! quels attraits frappent ici ma vue,
Et pénétrent mon ſein d'une ardeur inconnue !
Par quel événement ces lieux inhabités,
Offrent-ils à mes yeux de ſi rares beautés ?

DALILA.

L'étonnement ſuccede aux plus vives allarmes ;
Quoi, Seigneur ! un mortel ſans ſecours & ſans armes,
A-t-il pû me ſauver de cet affreux danger,
Qu'avec moi ſa valeur lui faiſoit partager ?
Veillai-je ? ou mes eſprits abuſés par un ſonge —

à part.
Dans quel nouveaux malheurs son aspect me replonge !

SAMSON.

Non, Madame, un mortel ne doit point aspirer
Au triomphe éclatant qui vient de m'honorer ;
Le Ciel, dont la faveur secondoit mon courage,
A voulu conserver son plus parfait ouvrage.

DALILA.

Ceux que le Ciel choisit pour des pareils exploits,
Doivent s'énorgueillir de l'honneur de son choix :
Et j'avouerai, Seigneur, que ma reconnoissance
Se partage entre vous & la Toute-puissance.
Quand on a vu combattre avec tant de valeur,
Pourroit-on refuser son hommage au vainqueur ?
Que ne puis-je égaler en un jour si propice,
La louange au héros, & le prix au service !

SAMSON.

Un seul de vos regards suffit pour l'acquitter ;
Quel prix plus glorieux pourroit-on souhaiter ?
Jamais tant de beauté. —

DALILA.

Il faut que je vous quitte,
Seigneur, à quelques pas j'avois laissé ma suite ;
La suite de la Princesse paroît.
Nous allons à Gaza rendre graces aux Dieux
Des jours que m'a sauvez ce bras victorieux :
Et j'obtiendrai du Roi que sur vous il répande
Tous les bienfaits qu'exige une action si grande.

SAMSON.

Que pourroit-il m'offrir qui flattât mon espoir ?
Madame, mon bonheur n'est qu'en votre pouvoir.
Ah ! ne détournez point une si chere vue !
Si je cede aux transports d'une ardeur imprévue,
Ce n'est point par l'orgueil d'avoir sauvé vos jours,
Que des miens à vos pieds je consacre le cours.
Malgré moi j'obéis à la flamme rapide,
Qui même, en me guidant, m'arrête & m'intimide.
Je vous demande un cœur que je n'ose espérer ;
Mais c'est l'unique prix où je puisse aspirer.

DALILA.

Pour étouffer des feux qu'à regret je vois naître,
Seigneur, il me suffit de me faire connoître.
Je ne vous dirai point que par les droits du sang,
Dalila doit prétendre au plus illustre rang,
Et que je ne sçaurois disposer de moi-même
Sans consulter du Roi la volonté suprême.
Des ostacles plus forts s'opposent à vos vœux,

Et les loix pour jamais nous féparent tous deux.
Des Hébreux, avec nous, l'alliance eft bannie,
Le Roi nous la défend. —

SAMSON.

Eh quoi! fa tyrannie
N'a-t-elle pas encore affouvi fes rigueurs,
Et prétend-elle auffi s'étendre fur les cœurs?
Je brave les décrets de cette loi barbare,
Et la révoque enfin, puifqu'elle nous fépare.
Raffurez-vous, Madame, & fçachez que Samfon
Ne feroit point de honte au plus illuftre nom:
Si du fier Philiftin ma race eft oppreffée,
Si le Ciel a détruit ma fortune paffée,
De fa punition le cours eft limité,
Il nous guide par elle à la félicité.
Ne me regardez point languiffant dans les chaînes;
Trop de jours malheureux ont éclairé mes peines;
Elles ceffent enfin, & l'amour, & mon bras,
Vous feront un deftin digne de vos appas.

DALILA.

Cet amour ne feroit qu'une fource de crimes,
Tous deux nous brûlerions de feux illégitimes;
Quand la religion s'oppofe à nos defirs,
Nous devons étoufer de criminels foupirs.
Je vous dirai bien plus; vous voyez la journée,
Qui d'Acab à mon fort unit la deftinée,
Un ordre fouverain m'a forcée à ce choix.—

SAMSON.

Ce font là vos devoirs, votre rang, & vos loix?
Vous époufez Acab? Ah! vous deviez, Madame,
Sans chercher de détour, m'oppofer cette flamme;
Votre cœur étoit libre, il s'eft laiffé toucher;
Quel droit aurois-je, hélas! de vous rien reprocher?

DALILA.

Que vous connoiffez mal le fond de ma penfée:
Plût aux Dieux que pour lui mon ame fût bléffée!
Ou que libre du moins de difpofer de moi,
Je puffe avec mon cœur donner auffi ma foi.
Mais, Seigneur, ma naiffance autrement en ordonne;
Elle a mis Dalila trop près de la Couronne;
Et vous n'ignorez pas que dans ce haut éclat,
Nous fervons de victime aux intérêts d'État.
J'y dois être attentive, & j'en donne un exemple,
Que d'un œil fatisfait tout l'Empire contemple.
En effet, fi l'on doit attacher des vertus
Aux égards, aux devoirs qui nous coutent le plus;
Jamais d'aucun effort la gloire confacrée,

Ne mérita, Seigneur, d'être plus admirée.
J'en dis trop, & ce ſoin de calmer votre eſprit,
Marque un tendre penchant dont la vertu rougit;
Mais tant d'événemens confondent ma prudence,
Mon malheur me pourſuit avec tant de conſtance,
Un aſtre ſi cruel s'oppoſe à mes projets,
Que l'on doit pardonner l'aveu que je vous fais.
Oui, Seigneur, je vous vis après cette défaite,
Qui des Hébreux vaincus entraîna la retraite;
Depuis ce triſte jour je n'ai pû parvenir
A chaſſer de mon cœur un fatal ſouvenir:
A l'inſtant de nos Dieux j'implorois l'aſſiſtance,
Je les priois d'éteindre un feu qui les offenſe;
Mais hélas! pour tout fruit d'un encens malheureux,
Samſon me voit, me ſauve, & devient amoureux.

SAMSON.

Ah Princeſſe! ——

DALILA.

Écoutez: qu'un éternel ſilence
De votre amour naiſſant étouffe l'eſpérance;
Qu'un tel aveu, Seigneur, m'acquitte pour toujours,
Et de votre tendreſſe, & de votre ſecours:
Il ne ſort qu'a regret d'une timide bouche,
Mais je vous le devois, puiſqu'enfin il vous touche;
Duſſai-je même y prendre un plaiſir ſéducteur,
Je devois ce triomphe à mon libérateur.
Toutefois s'il m'eſtime, & veut que j'y ſurvive,
Il ne me verra plus. Et vous, que l'on me ſuive. *Elle ſort.*

SAMSON.

Quoi! vous m'aimez, Madame? —

SCENE XI.

SAMSON *ſeul.*

Elle quitte ces lieux,
C'eſt à moi d'aſſurer le bonheur de mes feux.
Ah! puiſque ma Princeſſe à mes vœux eſt ſenſible,
Pour obtenir ſa main, tout me ſera poſſible.
Je cours y travailler, & je veux que le Roi
Lui faſſe dès ce jour, un devoir d'être à moi.
S'il m'oſe refuſer, qu'il craigne ma vengeance,
Lui, tous les malheureux qui prendront ſa défenſe.
Acab, renonce au bien qui t'étoit deſtiné;
Le nom d'époux n'eſt dû qu'à l'amant fortuné.

Mais il faut donc trahir l'eſpoir de Tamnatée,
D'un himen ſolemnel mon pere l'a flatée;
Un pareil changement.—— N'importe, évitons-là;
Pourrois-je balancer entr'elle & Dalila?

SCENE XII.

ARMILLA, L'ESCLAVE D'ACAB.

ARMILLA.

AH! nous ſommes enfin échapés à ſa rage,
Il ne nous pourſuit plus.

L'ESCLAVE.

L'effort de mon courage
Eût ſans doute arrêté la fougue de ſes pas;
Mais je n'ai pas voulu hazarder tes appas.

ARMILLA.

Tu crois te diſculper par une vaine excuſe;
Ne t'ai-je pas vû fuir?

L'ESCLAVE.

Bon, c'étoit une ruſe
Pour l'attirer à moi.

ARMILLA.

Quel ſera ton deſtin,
Chere maîtreſſe, hélas!

L'ESCLAVE.

Ce Lion inhumain,
Sans avoir nul égard à la foi qui l'engage,
Aura d'un coup de dent caſſé ſon mariage;
Je pleure amèrement ſon deſtin rigoureux;
Mais je ne pouvois pas vous ſauver toutes deux.

ARMILLA.

Il te ſied bien de faire encor le magnanime,
Tu crois donc par la fuite acquérir mon eſtime?
Il falloit du Lion combattre la fureur,
Oppoſer à ſa rage une mâle vigueur;
Te livrer à ſes coups pour ſauver ma maîtreſſe.

L'ESCLAVE.

Compte ſur ma valeur comme ſur mon adreſſe;
Si jamais il revient.—— Que ne puis-je à préſent
Le tenir tête à tête, & d'un bras pourfendant:

Appercevant le Lion mort.

Ohimé!

ARMILLA.

Qu'as-tu donc ?

L'ESCLAVE

Le voici.

ARMILLA.

Je ſuis morte.

L'ESCLAVE.

Je n'en vaux guères mieux.

ARMILLA.

La frayeur me tranſporte.

Au ſecours.——

L'ESCLAVE.

Eh ! paix donc ; tu vas le réveiller.
Il s'agit de s'enfuir, & non de babiller.

ARMILLA.

Sa gueule eſt toute en ſang.

L'ESCLAVE.

Vraiment il ſort de table ;
Et fait un ſomne après.

ARMILLA.

O deſtin favorable !
Il eſt mort : Quelle main a pû le terraſſer ?

L'ESCLAVE.

Ah ! c'eſt moi qui l'aurai tué ſans y penſer ;
Mais l'eſt-il bien auſſi ? car— quelquefois.—

ARMILLA.

Regarde.

L'ESCLAVE.

Oh non, quand j'ai vaincu je mépriſe.

ARMILLA.

Prends garde,
Il vient de remuer.

L'ESCLAVE.

Quoi ! que dis tu ?

ARMILLA.

Non, non.
Je me trompois.

L'ESCLAVE.

Peut-être eſt-ce un juſte ſoupçon.

ARMILLA.

Je m'abuſois, te dis-je.

L'ESCLAVE.

Ah tant mieux ! mon courage
Ne ſçauroit s'amuſer deux fois au même ouvrage ;
Je l'aurois laiſſé là.

ARMILLA.

Je ne vois nuls débris,
Nulles traces.——

L'ESCLAVE.

Vraiment il mange les habits
Avec le reste.

ARMILLA.

Hélas! qu'est-elle devenue!

L'ESCLAVE.

Elle est en racourci dans sa pance velue;
Il nous l'aura croquée, & pour punition,
Le gourmand sera mort d'une indigestion;
Mais je veux la venger comme épouse future
D'Acab mon maître.

ARMILLA.

Quoi?

L'ESCLAVE.

Je vais couper sa hure,
La porter en triomphe au Palais, & de-là,
J'en veux faire une daube, y mettre— * qui va-là!
Comment tu n'es pas mort? Ah la maudite bête!
Ma foi nous ferons mieux de lui laisser sa tête.

* *Le Lion remue.*



ACTE II.

Le Théâtre représente le Palais du Roi des Philistins.

SCENE PREMIERE.

DALILA, ACAB.

ACAB.

Cette sombre tristesse où je vois votre cœur;
Doit-elle empoisonner un si parfait bonheur?
Charmante Dalila, que votre trouble cesse,
Et paroissez du moins approuver ma tendresse:
Acab va recevoir au pied de nos Autels
Une main qui l'éleve au-dessus des mortels.
Pour rendre ma fortune & ma gloire achevée,
Il manque à ma valeur de vous avoir sauvée:

Je

Je le sçais, mais le sort que j'éprouve si doux,
Épuisa ses faveurs en me donnant à vous.

DALILA.

Aux plus parfaits plaisirs succédent ses allarmes.
Ce jour, d'un doux hymen vous promettoit les charmes
Mais je crains que Samson, guidé par sa fureur,
Ne le remplisse, hélas! de tumulte & d'horreur.

ACAB.

Que pourroit cet Hébreu? quelle est son espérance!

DALILA.

Il exige du Roi ma main pour récompense,
Et de tout autre prix son courage blessé,
Menace de venger son amour offencé.

ACAB.

L'insolent, jusqu'à vous éléve son audace!
Quel que soit son service, un tel orgueil l'efface;
Qu'il tremble.—— Mais, Madame, avec tranquilité
Vous m'annoncez l'excès de sa témérité:
Cet affront cependant, comme à moi, vous offence,
Et loin que votre gloire en presse la vengeance,
Je ne remarque en vous aucune émotion;
Vous semblez approuver sa folle passion.
Ah! rassurez du moins ma tendresse alarmée—
Ou contre cet Hébreu ma colere allumée—
Madame, pardonnez à ces transports jaloux,
Et de ces yeux charmans modérez le courroux.
Je sçais que mes soupçons vous feroient une injur
Je ne puis me résoudre à vous croire parjure,
Non, vous ne l'êtes point; un cœur né vertueux,
Jusques dans le tombeau porte ses premiers feux.

DALILA.

Quelle est cette raison qui vous oblige à croire
Que mon amour pour vous intéresse ma gloire?
Il est vrai j'obéis aux volontés du Roi,
Lorsqu'en votre faveur il exigea ma foi.
Mais aux empressemens que vous fites paroître,
Je ne ressentis point ceux que l'amour fait naître;
Vous même mille fois me peignant votre ardeur,
Vous m'avez reproché l'excès de ma tiédeur;
Et s'il faut sans détours que ma bouche s'exprime,
Vos soins les plus pressans n'ont eu que mon estime;
D'un œil indifférent je vois votre soupçon,
Puisque, sans vous trahir, je puis aimer Samson.

ACAB.

Vous l'aimez, justes Dieux! quelle est mon infortune

DALILA.

Étouffons, s'il se peut, une flamme importune;

Pour venger ton amour, j'immolerai le mien;
Imite mon exemple, en immolant le tien :
Ne nous arrêtons point à d'inutiles plaintes.

ACAB.

Voilà donc le malheur que préfageoient mes craintes;
Quoi! vous êtes fenfible, & lorfque vous aimez,
Par un autre que moi vos feux font allumez.
C'étoit pour un rival que brilloient tant de charmes,
Ils ne me réfervoient que d'affreufes allarmes.
Oui, je ne fçais que trop, qu'en vous donnant à moi,
Ce ne fut point l'amour qui vous en fit la loi.
J'efpérois par mes foins, par ma perfévérance,
Vaincre cette froideur, feul fruit de ma conftance.
Dieux! faut-il qu'un Hébreu, qu'a fufcité le fort,
Ne conferve vos jours qu'en me donnant la mort?
Vous aimez cet Efclave; eût-on jamais pu croire
Qu'un triomphe pareil honorât fa victoire!
Ah Madame! ce cœur fi long-tems attendu,
Aux vœux d'un autre amant peut-il s'être rendu?

DALILA.

Acab, de notre cœur les mouvemens rapides
Naiffent des paffions qui leur fervent de guides;
Sur nos foibles efprits leur empire abfolu,
Malgré tous nos efforts a toujours prévalu.
Pour l'un indifférens, pour l'autre pleins de flammes;
Nous ne difpofons point du penchant de nos ames;
Sous les traits de l'amour lorfque nous fléchiffons,
Ce Dieu nomme l'objet, & nous obéiffons.
Refpectez toutefois une illuftre foibleffe,
J'en ferois vanité, fans nos loix qu'elle bleffe;
Le Juge d'Ifraël, avant d'être oprimé,,
Eût offert un haut rang à qui l'auroit aimé.
Mais il vient en ce lieu : Phanor le veut entendre.
En ce funefte état, quel parti puis-je prendre?

ACAB.

Le mien eft pris, Madame, & je dois en ce jour
Immoler mon rival, & non pas mon amour.

Appercevant Samfon.

Voyez couler le fang.—

DALILA.

Que veux-tu faire? arrête:
Suis mes pas, viens favoir ce que le fort t'apprête.

ACAB.

Qu'il me foit favorable, ou mon bras, à vos yeux,
Perce de mille coups un rival odieux.

SCENE II.

ÉMANUEL, SAMSON.

ÉMANUEL.

MON cœur ne peut ſuffire aux tranſports d'alégreſſe
Dont le Ciel adouci ranime ma vieilleſſe.
Quoi ! du Dieu d'Iſraël la ſuprême bonté
T'a nommé l'inſtrument de notre liberté?
Ah mon fils ! cher appui d'une race proſcrite,
Sur ton front fortuné ma joie étoit écrite,
Et je reçus en toi, lorſque tu vis le jour,
L'objet de mon bonheur, comme de mon amour.
Détruis donc l'ennemi que le Ciel t'abandonne,
Il veut qu'on obéiſſe auſſi-tôt qu'il ordonne;
Et j'avourai, mon fils, que tes retardemens
Me font craindre pour toi ſes juſtes châtimens.
Tu ne devois entrer dans ce ſéjour funeſte,
Que pour y ſignaler la vengeance céleſte;
Ce n'étoit que le fer, & la flamme, & les cris
Qui devoient m'annoncer l'approche de mon fils.

SAMSON.

Des objets trop chéris arrêtoient mon courage,
J'ai dû les affranchir des horreurs du carnage,
Et craindre que ſur eux, les Philiſtins domptés,
Ne vengeaſſent les coups——

ÉMANUEL.

Vaines perplexités.
Croyez que ces égards & cette prévoyance,
Pour vos freres & moi, deviennent une offence.
Avez-vous dû penſer que nos timides cœurs
Craigniſſent une mort d'où n'aîtroient vos honneurs?
Il falloit, animé d'une aveugle furie,
Ne faire qu'un bucher d'une Cour ennemie.
Il falloit tout confondre en ce juſte couroux,
Euſſions-nous dû périr, & même par vos coups.
Vous vous ſervez ici d'une inutile excuſe;
Et je crois entrevoir.— Faites que je m'abuſe:
Juſte Ciel ! mon eſprit rappelle en frémiſſant,
Les ſoupçons d'un amour que votre cœur reſſent.
Dalila.

SAMSON.

Quoi, Seigneur !

ÉMANUEL.

Ce nom fatal vous trouble,
Vous rougiſſez, mon fils, & mon effroi redouble,

SAMSON.

Je rougis, il eſt vrai, mais cette émotion
Ne part point des effets de la confuſion,
Et lorſqu'on eſt épris du beau feu qui m'anime,
Craindre de l'avouer, en ſeroit le ſeul crime.
Le nom de Dalila, peut cauſer mes tranſports,
Mais mon amour pour elle eſt exempt de remords:
Tout ne m'apprend-il pas que cette ardeur extrême
A paſſé dans mon cœur par l'ordre du Ciel même;
Et que pour la ſauver d'un péril éminent,
Il ſuſcitoit ma main, en la lui deſtinant?
C'eſt le prix des travaux où ſa faveur m'engage:
De ſes bontés pour moi cet objet eſt le gage:
Et vous devez connoître à la grandeur du prix,
Que Dieu ſeul récompenſe aujourd'hui votre fils.

ÉMANUEL.

Samſon, que parlez-vous de prix, de récompenſe?
Quoi! vous taxez déja la ſuprême puiſſance?
Quels que ſoient vos travaux, oſez-vous vous flatter
Que Dieu daigne ſur eux deſcendre & s'arrêter?
Mais que dis-je? Ce fils qu'un fol amour entraîne
Ne fera nul effort pour briſer notre chaîne?
Lui-même retenu par d'indignes liens,
Me verra lâchement expirer dans les miens?
Le Ciel d'un ſaint devoir vous ouvre la carriere,
Votre erreur en renferme auſſi-tôt la barriere,
Et loin de réſiſter à de lâches amours,
Nos ſoins juſques au Ciel leur cherchent du ſecours.
Le croyez-vous auteur d'une telle foibleſſe?
Ah! le caprice ſeul fait naître la tendreſſe;
Mais le charme impoſteur bien-tôt s'évanouit,
Et le même caprice à ſon tour le détruit.

SAMSON.

A l'amour le plus pur rendez plus de juſtice.
La raiſon le ſoutient, & non pas le caprice;
D'un objet ſi charmant quels que ſoient les attraits,
Ses vertus dans un cœur portent les premie rs trai
Et le mien pénétré de leurs vives atteintes,
En gardera toujours les profondes empreintes.
Mais croyez que Samſon ſoumis à leur pouvoir,
N'en reſpecte pas moins les loix de ſon devoir.
Lorſque par notre himen Dalila garantie,
Pourra voir ſans périr embraſer ſa patrie,
Que l'aveugle fureur qui préſide aux combats,

Sur de vrais ennemis pourra guider mon bras :
J'immolerai ſans choix de coupables victimes,
Et leur ſang criminel effacera nos crimes.
Oui, je jure, Seigneur, par vos jours précieux,
De briſer, de venger nos fers injurieux ;
Et ſi je ne remplis toute votre eſpérance,
Puiſſe, pour m'en punir la céleſte vengeance,
Me livrer en opprobre aux Philiſtins cruels ;
Que traîné par leurs mains aux pieds de leurs Autels,
J'y ſerve de jouet à tout ce peuple impie,
Et que j'y meure enfin couvert d'ignominie.

ÉMANUEL.

C'en eſt aſſez, mon fils, après de tels ſermens,
Je puis de votre himen avancer les momens,
Puiſque des Philiſtins il preſſe la défaite,
Qu'il en eſt le garant, mon ame eſt ſatisfaite :
Mais phanor voudra-t-il accorder à vos vœux ? —

SAMSON.

Je brave les mépris d'un Monarque orgueilleux ;
Qu'il ſoit à mon amour favorable ou contraire ;
Dalila m'appartient, puiſque j'ai ſçu lui plaire,
Mais il faut aujourd'hui, pour la juſtifier,
Que Samſon la demande, & s'abaiſſe à prier.

ÉMANUEL.

Je vais ſans plus tarder annoncer à tes freres,
Et ta gloire prochaine, & nos deſtins proſperes.
Mais mon fils, ſonges-tu que pour d'autres appas,
Pour la fille d'Aram——

SAMSON.

Seigneur, n'achevez pas ;
Le Roi vient, mon rival & Dalila le ſuivent.

SCENE III.

LE ROI, DALILA, ACAB, ARMILLA,

ZAMEC, *Suite.* SAMSON, *au fond du Théâtre.*

ACAB.

OUI, Seigneur, un Hébreu que vos ordres proſcrivent,
Fier d'avoir fait tomber un Lion ſous ſes coups,
Oſe aimer Dalila, veut être ſon époux.
Déja nos ennemis flattés d'un vain augure,
Font entendre en ces lieux un inſolent murmure,

Prétendent que lui ſeul peut changer leurs deſtins :
Hâtez-vous d'enlever cet eſpoir aux mutins ;
De leur coupable chef puniſſez l'arrogance,
Ainſi que ſon amour, ſa valeur vous offenſe.
Les maximes d'État, en cet événement,
Défendent que Samſon triomphe impunément.

LE ROI.

D'un rival généreux reſpectez le courage,
La vertu doit toujours s'attirer notre hommage.
Ma gloire, ni l'État, n'ont rien à redouter.
Quel que ſoit cet Hébreu, je ſçaurai l'arrêter ;
Et toute ſa valeur ne pourra me contraindre
Qu'à l'admirer, Acab, & non pas à le craindre.
Prévenons cependant de perfides complots,
Des Chefs & des Soldats réveillez le repos,
Zamec, allez au camp, je marche ſur vos traces ;

Zamec ſort.

Et je ſçaurai bien-tôt d'où partent ces menaces.

DALILA.

Seigneur, je ſuis en proye aux plus vives douleurs,
Rien ne ſçauroit tarir la ſource de mes pleurs,
Quoi que je détermine en cette concurrence,
Je trahis le devoir ou la reconnoiſſance ;
Tous deux également tyranniſent mon cœur :
Dans ce cruel combat quel ſera le vainqueur ?
Au généreux Acab ma promeſſe me lie,
Le bras de ſon rival m'a conſervé la vie,
Je ne puis m'acquitter de ce que je leur doi,
Sans devenir ingrate, ou manquer à ma foi.

ACAB.

Princeſſe, de quels ſoins êtes-vous agitée ?
Eh quoi ! pour un Hébreu votre ame inquiétée,
Ne peut-elle payer un ſervice fatal,
Sans l'honorer ici du nom de mon rival ?
A mes tendres déſirs dès long-tems réſervée,
N'étiez-vous pas à moi quand il vous a ſauvée ?
Votre cœur pour Samſon doit-il s'intéreſſer,
Lorſque c'eſt à moi ſeul de le récompenſer ?
Banniſſez des égards dont mon amour s'irrite :
Juſques dans un Hébreu je chéris le mérite,
Et ſçais donner, Madame, au ſervice rendu
Tout le prix, tout l'honneur, qui lui peut être dû.
De nos Dieux par ſon bras la faveur ſe ſignale,
Il peut tout eſpérer d'une main libérale.
Mais de la même main, ardente à s'acquitter,
Si juſques à ma flamme il oſoit attenter,
Je punirois bien-tôt ſa téméraire audace.

SAMSON.

Le voici cet Hébreu que ton courroux menace,
Il vient te disputer de si charmans appas,
Éprouver ta valeur, & défier ton bras.
Je viens d'entendre, Acab, ce que tu te proposes,
Et vais t'ouvrir le champ, entres-y, si tu l'oses.
Prince des Philistins, que le Dieu d'Israël,
A choisi pour punir son peuple criminel,
Ministre de ses loix & de notre supplice,
Il t'a commis aussi pour nous rendre justice,
Pour connoître nos droits & pour m'être garant
Du prix qui cause ici ce fameux différend.
Aujourd'hui Dalila, par mon bras t'est rendue,
Nous prétendons tous deux que sa main nous soit dûe;
Décide maintenant, mais sur-tout, souviens-toi,
Pour ton propre intérêt, de décider en Roi.

PHANOR.

Est-ce un Hébreu qui parle, est-ce un Roi qui l'écoute?
Avec un tel discours tu prétendrois sans doute,
Sortir de la misere où te plonge le sort,
Et finir tes malheurs par une illustre mort?
Enyvré de l'espoir d'une frivole gloire,
Tu crois, en m'outrageant, consacrer ta mémoire:
Mais non, loin de punir ta folle ambition,
Tu n'excites en moi que la compassion.
Les Hébreux à mes yeux sont si peu redoutables,
Qu'ils peuvent sans péril y paroître coupables.
Renonce cependant à l'inutile espoir,
Qu'un indiscret amour t'avoit fait concevoir;
Le sang des Philistins, l'orgueil de leur naissance,
Tout défend à Samson une telle alliance.
Mes décrets—

SAMSON.

De tes loix je suis assez instruit,
Ton pouvoir les dicta, ma force les détruit.
D'un Prince généreux j'attendois la réponse;
Mais puisque c'est ici le tyran qui prononce,
Qu'il sçache que les loix ne peuvent subsister
Qu'autant que la raison nous les fait respecter.
Qu'il faut que la justice aux hommes les propose.
Pour leur faire subir le joug qu'on leur impose,
Inflexible vainqueur d'un peuple infortuné,
Penses-tu qu'à jamais le Ciel l'ait condamné;
Et qu'il te soit permis d'augmenter sa misere,
Par les Arrêts cruels que prescrit ta colere?
Tu nous méprises: crains qu'un funeste revers
Ne te fasse tomber du Trône dans les fers.

C'eſt en vain qu'à fléchir, tu voudrois nous contraindre ;
Les Hébreux déſarmés n'en ſont pas moins à craindre
N'eſpere pas long-tems jouir de leurs regrets,
Le Ciel a limité le cours de tes forfaits ;
Et lorſqu'il nous punit par une main coupable,
Le ſupplice eſt cruel, mais il n'eſt pas durable.

PHANOR.

Gardes, répondez-moi de cet audacieux.
Qu'une obſcure priſon——

DALILA.

Que faites-vous ? Ah Dieux !
Quoi ! mon libérateur gémiroit dans les chaînes,
Et pour comble de maux, je cauſerois ſes peines ?
Seigneur, épargnez-moi le douloureux affront,
Dont ſa captivité feroit rougir mon front.
Je ſçais qu'à le punir, l'équité vous convie ;
Samſon eſt criminel, mais je lui dois la vie ;
Et quoique ſon audace ait pû vous offencer,
Ne ſoyez ſouverain que pour récompenſer.

ACAB.

Quel jaloux mouvement m'agite & me dévore !
Ingrate Dalila, quoi ! vous pouvez encore
Faire éclater vos ſoins pour un vil étranger,
Et retirer le bras qui doit nous en venger ?

PHANOR.

J'admire les effets de la reconnoiſſance,
Je ſçais ſur les grands cœurs, ce qu'elle a de puiſſance ;
Et le votre, Madame, en cette extrémité,
M'apprend qui'l les ſurpaſſe en générofité ;
Puiſque nos loix, l'amour, votre Roi, qu'on outrage,
Ne peuvent de Samſon balancer l'avantage,
Hé bien, ou ſoyez donc le prix de ſa valeur,
Ou couronnez d'Acab l'impatiente ardeur.
Décidez lur le champ.

DALILA.

Moi, Seigneur !

PHANOR.

Je l'ordonne.

DALILA.

Vos droits ſur Dalila——

PHANOR.

Je vous les abandonne ;
Mais quel que ſoit le ſort de cet ambitieux,
Qu'une fuite ſoudaine en délivre ces lieux ;
Ou je ſçaurai punir l'inſolent qui me brave,
Ou, comme votre époux, ou comme mon eſclave ;
C'eſt à vous maintenant à vous déterminer.
Madame, prononcez.——

SAMSON

SAMSON.

Bien loin de m'étonner,
Un ſemblable diſcours m'annonce ta foibleſſe.
Madame, l'amour ſeul ici vous intéreſſe.
Phanor, de vos devoirs a briſé les liens,
Il vous remet ſes droits, & je renonce aux miens :
Libre de tous égards, que votre cœur décide.

ACAB.

Quelle eſt l'aveugle erreur où ton orgueil te guide ?
Crois-tu que Dalila, par un honteux aveu,
Voulût à ſon amant préférer un Hebreu ?
Eſclave dans ces lieux, peux-tu t'y méconnaître ?

SAMSON.

Apprens qu'un tel eſclave eſt ici le vrai maître,
Que toi-même déja n'y reſpirerois plus,
Si Samſon de ſa part avoit craint un refus.

DALILA.

Seigneur, que vos bontés pour moi ſe renouvellent ;
Suſpendez le courroux dont vos yeux étincellent,
Ne précipitez point un arrêt inhumain.
Que réſoudre !— il s'attend à recevoir ma main ;
Juſtes Dieux ! de quel œil verriez-vous un tel crime ?
Amour, de tes fureurs ſois la ſeule victime :
Je n'épouſerai point Samſon ; cruel devoir,
Sur un cœur vertueux connois tout ton pouvoir.

Elle ſort.

PHANOR.

Ses ſoins & ton ſervice emportent la balance ;
Tu peux dans mes tréſors puiſer ta récompenſe,
Je le veux ; mais ſur-tout qu'un exil éternel
Dérobe à mes regards le fils d'Emanuël.
Acab, venez au camp.

SCENE VI.

SAMSON, *ſeul.*

L'Ai-je bien entendue ?
Quel charme tient ici ma fureur ſuſpendue !
Ils me jouoient ſans doute, & par un faux aveu,
L'ingrate m'a flatté, pour mieux trahir mon feu.
Maîtreſſe de ſon choix. — Ah perfide Princeſſe !
Tu vas payer bien cher cette feinte tendreſſe,
Ton amant & ton Roi vont bientôt éprouver

Ce que peut mon courroux quand on l'ose braver.
Mais devois-je si tard attendre à me résoudre ?
Quoi, le Ciel à mon bras a confié la foudre,
Et j'ai pu différer ! — Courons aux ennemis,
Méritons les honneurs qui m'ont été promis,
Vengeons sur ces tirans nos Tributs opprimées ;
Un seul homme, guidé par le Dieu des armées,
Peut soutenir un trône ou le mettre en éclats,
Et changer à son gré la face des Etats.



ACTE III.

Le Théâtre représente le Camp des Philistins, & une Tour dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

PHANOR, ACAB.

ACAB.

De tous vos ennemis la perte inévitable,
Nous vengera bientôt d'un esclave coupable ;
Ou lui-même en nos mains, livré dans un moment,
Recevra de son crime un juste châtiment.
Mille Soldats mourans n'ont pû lasser sa rage,
Déja de toutes parts il portoit le carnage ;
Il venoit dans ce camp répandre la terreur,
Et peut-être sur vous assouvir sa fureur,
Quand du Grand Prêtre Heli j'ai menacé la tête.
Que tes soins, ai-je dit, écartent la tempête :
Délivre les Tributs d'un dangereux appui,
Ou tu vois Israël périr dès aujourd'hui.
Le Pontife effrayé d'une telle menace,
De ses peuples tremblans m'a démandé la grace ;
Il promet de livrer Samson aux Philistins.

PHANOR.

Sera-t-il moins à craindre, étant entre leurs mains ?
Il a reçu du Ciel des forces invincibles.
J'ai cru lire ma perte en ses regards terribles.

Nous pourrions, il eſt vrai, de toute autre valeur,
Par des nobles efforts repouſſer la chaleur;
Le courage & la force ont des bornes preſcrites;
Une force oppoſée en reſtraint les limites;
Mais les faits ſurprenans qu'il vieut d'exécuter,
M'apprennent qu'à Samſon rien ne peut réſiſter,
Et que l'ordre du Ciel le conduit & l'inſpire.

ACAB.

Quoi! Seigneur, à trembler il pourroit nous réduire?
Nos Dieux entre ſes mains voudroient-ils dépoſer
La foudre qui ne doit ſervir qu'à l'écraſer?
Ces Dieux que nous ſervons, & que ſon culte offenſe,
L'accableront plutôt du poids de leur vengeance,
Vous l'allez voir ici ſous les fers abbattu,
Vous convaincre, en tremblant, de ſa fauſſe vertu;
Prendre d'un ſuppliant le timide langage.
Et porter en Hébreu le joug de l'eſclavage.
Mais que dis-je, Seigneur? après ſa cruauté,
Bornerez-vous ſa peine à la captivité?
La mort. —

PHANOR.

Ah, ne crois pas, ſi le Ciel nous le livre,
Qu'à de tels attentats je le laiſſe ſurvivre:
Que dis-je? Dalila décide de ſon ſort:
Tu m'as dit qu'elle l'aime: il mérite la mort;
Et puiſqu'à cet Hébreu l'ingrate eſt aſſervie,
Nous devons le punir d'avoir ſauvé ſa vie.

ACAB.

Ah! laiſſez-m'en le ſoin; mon amour outragé,
Par un autre que moi ne peut être vengé.

PHANOR.

Non, ſans commettre Acab contre ce téméraire,
Je veux. —

SCENE II.

PHANOR, ACAB, EMANUEL.

EMANUEL.

Tremble, Phanor, on t'amene ſon pere,
Redoute le moment de ma captivité,
Il t'annonce celui de ton adverſité:
Mon fils auroit déja reduit ton trône en cendre,
Si d'un indigne amour il eût pu ſe défendre;

Dalila, de Samſon, ſuſpendoit le courroux ;
Mais ſon pere opprimé détermine ſes coups.
Je le vois ſoutenu par des forces divines,
Relever Iſraël ſur tes propres ruines,
Renverſer tes faux Dieux, détruire leurs Autels,
Et noyer dans leur ſang tes peuples criminels.

P H A N O R.

Pour impoſer un frein à leur cruelle rage ;
Que de ce furieux le pere ſoit l'ôtage ;
Et que dans cette tour il reçoive la mort,
Si Samſon contre nous tente le moindre efforr.

E M A N U E L.

Crois-tu, par mon trépas, arrêter ſa victoire ?
Il ſçait que de mon ſang j'acheterois ſa gloire.
Ah ! plût à l'Eternel, pour moi, pour tous les miens,
Que mes derniers ſoupirs entraînaſſent les tiens !
Tu me verrois courir au ſupplice avec joie,
Si des mêmes tourmens tu devenois la proie ;
Et quoiqu'avec ton ſang le mien fût répandu,
Je n'aurois pas l'affront de l'y voir confondu.

P H A N O R.

Je reconnois ton fils à ta haine farouche :
Eſſayons, puiſqu'enfin nul bienfait ne le touche,
Si ta mort peut au moins émouvoir ſon grand cœur.

E M A N U E L.

Pour me faire périr, tu crains trop ce vainqueur.

P H A N O R.

Je le crains ? A l'inſtant tu m'en verras le maître.

E M A N U E L.

Mon fils ſeroit le tien, s'il avoit voulu l'être ;
Il en eſt tems encor, & tu peux éviter
L'abîme où ton amour va te précipiter.
Remets en liberté nos Tributs outragées,
Avant que par ta mort Samſon les ait vengées.
Tu peux lui dérober des triomphes certains,
Et relever un Sceptre échappé de tes mains.
Tu crois que la frayeur me dicte ce langage ;
Reconnois les Hébreux au motif qui m'engage,
Ton bonheur m'obſtina dans mon inimitié,
Et ta perte prochaine excite ma pitié :
Redoute. — Mais ce cœur impie & téméraire,
Pourroit-il profiter d'un conſeil ſalutaire ?
Adieu, j'entends tonner l'Eternel en courroux,
Et vais de ma priſon, voir éclater ſes coups :
Iſraël béniſſez cette ſainte journée.

P H A N O R.

Déplore bien plutôt ta race infortunée.

SCENE III.

PHANOR, ACAB, ZAMEC, *suite.*

L'ESCLAVE D'ACAB.

Seigneur, grande nouvelle ; on amene Samson,
Enchaîné comme un ours, & doux comme un mouton.

PHANOR.

Acab, je te remets & le fils & le pere,
Dispose de leur sort au gré de ma colere ;
Et songe, en punissant ces Hébreux criminels,
A venger ton amour, mon peuple, & nos Autels.

SCENE IV.

ACAB, *seul.*

Ah ! je ne puis si loin porter mon espérance;
Ce n'est que pour les Dieux qu'est faite la vengeance ;
Samson, en ce moment, à mes pieds renversé,
Ne sçauroit appaiser mon amour offensé ;
Et même après sa mort, je crains que son image,
Dans le cœur d'une ingrate, encore ne m'outrage.
C'est-là que triomphant d'un rival malheureux,
Sans cesse il renaîtra pour traverser mes feux :
Il ne peut au tombeau dissiper mes allarmes ;
Sa perte coutera de précieuses larmes.
Eh ! quel sort plus heureux pourroit-il souhaiter ?
Je mourrois mille fois pour me voir regretter.
N'importe, qu'il périsse, & sur-tout qu'il ignore
Jusqu'où va son bonheur, à quel point on l'adore.

Samson paroît.

Le voici : sur son front je vois avec horreur,
Les traits qui de l'ingrate ont embrasé le cœur,
Ses funestes regards redoublent ma colère :
Qu'un rival est affreux, lorsqu'on nous le préfére !

SCENE V.

SAMSON, ACAB, ZAMEC, PHILISTINS.

SAMSON *enchaîné.*

POur punir mes tyrans, ma haine a profité
Du ſtratagême heureux qu'eux-même ont inventé.
Traîtres, qui n'avez pu me vaincre à force ouverte,
Votre propre artifice avance votre perte,
Puiſqu'il m'approche enfin de ces lâches Soldats,
Que la peur de mourir déroboit à mon bras.

ACAB.

Le Ciel entre nos mains a remis le coupable :
Voici de ſes fureurs le terme redoutable,
Philiſtins, que ſon ſang, à vos yeux répandu,
Vous venge de celui que vous avez perdu.

SAMSON.

De mon pere captif, quel peut être le crime ?
Contre un foible vieillard, quel intérêt t'anime,
Acab ? dans la priſon, pourquoi le retenir ?

ACAB.

C'eſt de tes attentats que l'on doit le punir.
Qui peut chérir un fils ſi digne du ſupplice,
Partage ſes forfaits, en devient le complice.
Ce vieillard, dont l'orgueil nous bravoit à l'inſtant,
Dans cette affreuſe tour & t'appelle, & t'attend.
Chaſſes-en, ſi tu peux, la mort qui l'y menace :
Viens briſer des liens où gémit ſon audace,
A ta ſeule valeur il veut avoir recours,
Hâte-toi, ſon état a beſoin de ſecours.

SAMSON.

J'obéis aux décrets que mon ame reſpecte ;
Oui, je vais vous venger de cette race abjecte,
Grand Dieu ! mais dans le rang où vous m'avez admis,
Pourquoi ne m'offrez-vous que de tels ennemis !
Mon indigne rival ne ſçauroit ſe contraindre,
Il me brave au moment qu'il ceſſe de me craindre.
Que ferois-tu de plus, pour aigrir ma douleur,
Si je devois mes fers à ta propre valeur ?
Ne crois pas cependant ta victoire parfaite,
Il en doit plus coûter, Acab, pour ma défaite ;
Et malgré cette armée, à qui tu fais la loi,
Ta fierté va bientôt faire place à l'effroi.

Philiſtins, à la mort rien ne peut vous ſouſtraire,
Ce jour eſt le dernier enfin qui vous éclaire :
Je détruis le pouvoir qu'on vous vit uſurper :
Tout ce camp eſt ma proye, il ne peut m'échapper.
Il vous reſte un moyen, pour fléchir ma colère,
Je fais grace à tous ceux qui m'offriront mon pere ;
Emanuël vivant pourra ſeul arrêter
Les coups que par mon bras le Ciel va vous porter.

ACAB.

Penſes-tu qu'à ton gré tes clameurs les ſéduiſent ?
Ceſſe de vains diſcours que mes Soldats mépriſent.
Tu jouis trop long-tems de la clarté des Cieux,
Péris avec ton pere aux Autels de nos Dieux :
Et pour mieux reſſentir le malheur qui t'oppreſſe ;
A ces mêmes Autels contemple la Princeſſe ;
Elle m'y donne un cœur que tu n'as pu toucher,
Et des feux de l'himen allume ton bucher.

SAMSON.

Ah ! c'en eſt trop : je céde au courroux qui m'enflamme,
Des traits les plus affreux tu déchires mon ame ;
La perfide. — Il eſt tems de punir ton orgueil,
Et de mettre avec lui ton amour au cercueil.

Il rompt ſes chaînes, ramaſſe une machoire, & combat les Philiſtins.

Briſez-vous, fers honteux, laiſſez agir ma rage,
Eteignons dans le ſang un ſi cruel outrage.

ACAB.

Que vois-je ! — Ah ! quand le Ciel devroit te ſecourir,
Philiſtins, c'eſt ici que Samſon doit périr.

SAMSON.

Viens, Acab —

ACAB.

Ne crois pas, Samſon que je t'évite.

Après avoir combattu quelque temps.

Quoi ! d'indignes ſoldats m'entraînent dans leur fuite.

SCENE VI.

SAMSON *ſeul.*

PEriſſez Philiſtins ; votre ſang, en ce jour,
Doit cimenter ma gloire, & venger mon amour ;
Et toi, lâche rival, du coup que je t'apprête,
Ne crois pas, en fuyant, mettre à couvert ta tête :
Quoi ! ce vil inſtrument détruit vos bataillons,

Des plus braves ſoldats il couvre vos ſillons!
Philiſtins, rappellez ce courage intrépide,
Et qu'une noble ardeur contre Samſon vous guide;
La fuite, à mon courroux, ne peut vous dérober;
Combattez-moi du moins avant de ſuccomber.
Mais déja loin d'ici la terreur les entraîne,
Et la nuit va tromper ma pourſuite & ma haine;
Pour ne point arrêter le cours de mes exploits,
Soleil, ſuſpends le tien une ſeconde fois;
Je combats aujourd'hui pour la même querelle,
Qui jadis te fixa dans ta courſe éternelle.
Aux Juges d'Iſraël mêmes droits ſont tranſmis,
Un autre Joſué te commande, obéis.
Achevons de répandre un ſang que je déteſte,
De ce camp fugitif détruiſons ce qui reſte.
Coupables ennemis, Samſon, pour ſe venger,
Juſques dans votre azile ira vous aſſiéger.
Sous mes coups redoublés que vos guerriers ſuccombent;
Que vos murs, vos remparts, à mon ſeul aſpect tombent.
Je veux que déſormais vos ſuperbes Cités
Soient des lieux par l'horreur & la mort habités.
Courons. — Mais, juſte Ciel! quelle ſoif dévorante!
Je me ſens embraſé d'une haleine brulante,
Et mon corps accablé du plus affreux tourment,
Entraîne mes eſprits dans ſon abattement,
Quel ſupplice imprevu! quelles cruelles peines!
Ah! tout mon ſang bouillonne, & tarit dans mes veines.
Cherchons quelque remede à des maux ſi preſſans.
Quoi l'herbe ſe flétrit ſous mes pas languiſſans!
Les ruiſſeaux deſſéchés ſemblent fuir un perfide,
Et la terre à mes yeux n'offre rien que d'aride.
Je ſuccombe, je meurs. — Grand Dieu! permettras-tu
Que ſous ce feu cuiſant Samſon ſoit abbatu?
Ses triomphes ſont vains, ſa gloire eſt imparfaite,
Puiſque dans ſa victoire il trouve ſa défaite.
Mais quel aveuglement ſuit ta préſomption!
Tu n'as pu ſurmonter ta folle paſſion,
Et tu veux ignorer, lâche, quels ſont les crimes
Qui rendent aujourd'hui tes tourmens légitimes;
Souviens-toi que tu viens de combattre en ce lieu,
Pour venger ton amour, & non pas pour ton Dieu.
Malheureux! tu croyois ne devoir qu'à toi-même
Le ſuccès que tu tiens de ſa bonté ſuprême;
Appuyé de ſon bras, tu faiſois tout trembler;
Mais ſans lui, le plus foible auroit pu t'accabler.
Mon mal redouble — hélas! mes ſens s'évanouiſſent.

Il tombe.

Mes

Mes yeux ſont obſcurcis, & mes genoux fléchiſſent,
Je vois l'horrible mort errer autour de moi :
C'en eſt fait. — Dieu puiſſant ! j'eſpere encore en toi ;
Sur les maux de Samſon jette un regard propice,
Ta clémence toujours balança ta juſtice ;
Indigne des honneurs que tu m'as préſentés,
Que je partage ici tes immenſes bontés.
Ah ! ſi le répentir fait deſcendre ta grace,
Je ne ſçaurois périr, & mon crime s'efface.
Ce foudre, deſtructeur de tant de Philiſtins,
Produira, ſi tu veux, une ſource en mes mains :
C'eſt toi qui me l'offris contre ce peuple impie,
Il lui donna la mort, qu'il me rende la vie :
Semblable à ce rocher, dont Moïſe autrefois
Vit jaillir un torrent ſur ton peuple aux abois.
Il ſort de l'eau d'un des côtés de la machoire, & Samſon boit.
On t'exauce, Samſon ! ſource délicieuſe,
Tu répands dans mon ſein une eau miraculeuſe.
O tourmens précieux ! je bénis mes douleurs ;
Puiſque les ſoins d'un Dieu terminent mes malheurs ;
Employons dignement des jours qu'il renouvelle,
Cherchons ſes ennemis, & vengeons ſa querelle.
Mais mon pere gémit dans ces cachots obſcurs ;
Pour aller juſqu'à lui, pénétrons dans ces murs.
Il veut enfoncer les murs de la tour où eſt ſon pere.

SCENE VII.

SAMSON, EMANUEL, *dans la priſon.*

EMANUEL.

GArde-toi, mon cher fils, d'uſer de violence,
Ou ma mort toute prête en ces lieux te devance.

SAMSON.

Qu'attendez-vous, ſoldats ? ouvrez ſans plus tarder,
Ou tremblez pour vos jours. —

SCENE VIII.

SAMSON, *au fond du Théatre*, EMANUEL, *dans la prison.* L'ESCLAVE D'ACAB.

L'ESCLAVE, *tenant des clefs.*

Il croit m'intimider.
Ouvrez, dit-il : les clefs ſont en des mains fidelles,
Et je n'eſpere pas que l'on t'ouvre ſans elles.
Quel terrible frappeur ! on peut aſſurément
Dire que cet Hébreu roſſe fort proprement.
Que je ſuis fortuné ! d'avoir par mes ſoupleſſes
Eſquivé dans le choc ſes brutales careſſes ;
S'il m'avoit pu tenir. —

SAMSON.

Ouvre —

L'ESCLAVE.

Je ſuis perdu !
Seigneur, je ne le puis, cela m'eſt défendu.

SAMSON.

Connois-tu bien Samſon ?

L'ESCLAVE.

Que trop.

SAMSON.

A l'heure même
Obéis, ou tu meurs.

L'ESCLAVE.

Il parle ſans emblême.
Que faire, (*) ahy, ahy.

SAMSON.

Hé bien ?

L'ESCLAVE.

Je ne réſiſte plus,
Vous êtes trop poli pour craindre mes refus.
Il entre ſans façon : A propos, je m'aviſe,
Enfermons-le ; je crains — mais quelle eſt ma bétiſe !
Et quelle ſotte peur vient ici me ſaiſir !
Puiſqu'il veut voir ſon pere, il aura tout loiſir.

Il ferme la porte.

Pour le coup je le tiens, & la porte eſt fermée ;
J'aurai plus fait moi ſeul, que toute notre armée.

(*) *Samſon le prend par le bras.*

Courons donner au Roi cet avis important.
Une telle nouvelle eſt de l'argent comptant :
Mais d'un facheux ſouci mon ame eſt poſſédée,
Mon bras eſt allongé de plus d'une coudée ;
Il me l'a tant tiré, ce maudit furibond. —
Ah ! voyez de combien plus que l'autre il eſt long.

SAMSON *dans la priſon.*

Qu'on ouvre cette porte.

L'ESCLAVE.

Oh, oh, quel fier langage !
Je ne l'ouvrirai point, vous êtes bien en cage,
Tenez-vous y, Seigneur.

SAMSON.

Redoute mon courroux.

L'ESCLAVE.

Je ſuis en ſureté, je connois mes verroux ;
Mais puiſque vous avez une pate ſi forte ;
Allons, ſervez-vous en pour enfoncer la porte ;
Elle n'eſt que de fer. Que vois-je ! — c'en eſt fait.
La porte eſt diſparue — ah ! je ſuis ſtupéfait.
Déralons au plutôt, ſa bile eſt échauffée.

SAMSON, *avec ſon pere & les portes de la priſon ſur ſes épaules.*

Honorable fardeau, ſervez-moi de trophée.
Ne perdons point de tems ; courons, Emanuël,
Rendre de mon triomphe hommage à l'Eternel.
Ce jour pour votre fils eſt un jour de miracles ;
Allons-nous proſterner aux pieds des tabernacles ;
Et je vole à Gaza remplir l'ordre divin,
En répandant le ſang du dernier Philiſtin.

EMANUEL.

Hâte-toi, mon cher fils.

L'ESCLAVE.

Tuchoux, comme il l'emporte !
Tenez, prenez auſſi les clefs avec la porte ;
Il devroit bien encor, pour faire un plus beau tour,
Emporter ſur ſon dos, ſon pere avec la tour.





ACTE IV.

Le Théatre répréſente le Palais du Roi des Philiſtins.

SCENE PREMIERE.

PHANOR, L'ESCLAVE D'ACAB.

PHANOR.

Du camp des Philiſtins, Samſon ſeroit vainqueur!
Puis-je le croire, ô Ciel!

L'ESCLAVE.

N'en doutez point, Seigneur,
Les fuyards ont raiſon, leur récit eſt fidéle:
A toute votre armée il a cherché querelle;
Vos ſoldats ont fondu ſur lui par pelotons,
Il les a diſperſés comme des hannetons,
Non, ſans les affliger de mortelles bleſſures,
Qu'il leur diſtribuoit à fort bonnes meſures.
D'abord le ſieur Acab a fait le fanfaron,
Mais un moment après il a fait le poltron,
Et laiſſant nos guerriers ſur le champ de bataille,
A prudemment du Fort regagné la muraille:
Je ſuis demeuré ſeul avec votre ennemi;
De plus, le croiriez-vous, Seigneur? j'en ai frémi.

PHANOR.

Sort fatal!

L'ESCLAVE.

Mais bien-tôt par un coup d'induſtrie,
La force de Samſon céde à mon grand génie;
Politiques, aux Rois vous valez des tréſors.
Les heureux changemens ſont dûs à vos efforts;
Pour délivrer ſon pere, il veut entrer lui-même
Dans la priſon, qu'on garde avec un ſoin extrême,
Il me force à l'ouvrir; à peine eſt-il entré,
Qu'à plus de douze tours je l'enferme à mon gré;
Il éclate, il fulmine, il commande, il menace,
Mais je tiens ſous la clef ſon orgueilleuſe audace.

PHANOR.

J'ignorois le ſuccès de ton activité,
Sois ſûr que par mes dons —

L'ESCLAVE.

Je m'en ſuis bien douté.

PHANOR.

Mais pour quoime cacher? —

L'ESCLAVE

Seigneur, c'eſt que perſonne
Ne pouvoit vous donner l'avis que je vous donne,
J'étois ſeul.

PHANOR.

Quoi! Samſon ſeroit en mon pouvoir!

L'ESCLAVE.

Ne vous preſſez point tant, Seigneur, vous allez voir.

PHANOR.

As-tu les clefs ſur toi?

L'ESCLAVE.

Les voici, mais qu'importe.

PHANOR.

Puiſque tu tiens les clefs —

L'ESCLAVE.

Oui, mais il tient la porte,
Lui.

PHANOR.

Comment.

L'ESCLAVE.

Oui, dis-je, & ſans plus diſcourir,
Voyant qu'avec les clefs je refuſois d'ouvrir,
Il a fort prudemment uſé d'un ſtratagême.

PHANOR.

Duquel?

L'ESCLAVE.

D'ouvrir la porte avec la porte même.

PHANOR.

Mais je ne comprens pas —

L'ESCLAVE

Vraiment je le croi bien,
Je ne le comprens pas non plus, & le moyen?
Cependant je l'ai vu d'une démarche fiere,
Emporter à la fois & la porte & ſon pere:
Si vous ne m'en croyez, allez à la priſon,
Vous n'y trouverez plus ni porte ni Samſon. *Il ſort.*

SCENE II.

PHANOR, ARMILLA.

PHANOR.

LEs deſtins conjurés, contre nous ſe déclarent,
Je preſſens, mais trop tard, les maux qu'ils nous préparent.
Les Hébreux vont renaître, & je lis ſur leurs fronts
L'âpre reſſentiment, qui venge les affronts.
Un ſeul homme, Armilla, renverſe mon Empire,
Et ces Dieux immortels, qui ſemblent y ſouſcrire,
Loin de me ſeconder en ce déſordre affreux,
Favoriſent le bras qui s'éleve contr'eux!
Ah! puiſque leur ſecours au beſoin m'abandonne. —

ARMILLA.

Il eſt d'autres moyens que le haſard vous donne.
Employons l'artifice à perdre un criminel,
Tout n'eſt-il pas permis pour détruire Iſraël?
Samſon, trop aveuglé de ſon amour extrême,
Vous offre des ſecours contre ſa valeur même,
Il aime Dalila : qu'elle flatte l'Hébreu,
Du ſecret de ſa force, il lui fera l'aveu.
Pour vaincre les rigueurs d'une amante rebelle,
Il n'eſt point de ſecrets qu'un amant ne revèle.
Engagez la Princeſſe à flatter ſon eſpoir,
Et Samſon dès ce jour eſt en votre pouvoir.

PHANOR.

Dalila le trahir! la perfide l'adore.

ARMILLA.

Je ſçais quelle eſt pour lui l'ardeur qui la dévore,
Mais c'eſt ce même amour qui doit l'embarraſſer
Dans le piége fatal que je vais leur dreſſer.
Oui, d'un ſoupçon jaloux, il faut frapper ſon ame,
Attaquons avec art l'intérêt de ſa flamme;
Qu'elle apprenne aujourd'hui que pour d'autres attraits,
D'un violent amour, l'Hébreu reſſent les traits :
Samſon, long-temps épris d'une autre Philiſtine,
A former ce projet, Seigneur, me détermine,
Feignons qu'à Tamnatée il a donné ſa foi :
Dalila va le perdre, en ſon aveugle effroi.
Qu'elle céde un moment à ce ſoupçon funeſte.
Et les ſoins d'Armilla vous répondent du reſte.

PHANOR.

L'artifice peut-il entrer dans mes projets?

ARMILLA.

Vous le devez, Seigneur, au bien de vos ſujets.

PHANOR.

Qu'elle perde Samſon : mais dans cette entrepriſe,
Que l'amour du devoir, s'il ſe peut, la conduiſe.

ARMILLA.

Je la vois.

SCENE III.

PHANOR, DALILA, ARMILLA.

PHANOR.

Dalila, Samſon victorieux,
Arrive triomphant de nous & de nos Dieux ;
Mon camp eſt diſperſé, ce Guerrier implacable
A tout fait ſuccomber ſous ſon bras redoutable,
Un reſte de Soldats qui défendent le Fort,
Va bientôt à ſon tour ſubir le même ſort :
Acab lui-même en vain s'oppoſoit à ſa rage,
Contre un tel ennemi, qu'auroit pu ſon courage ?
Je n'ai plus à choiſir dans cette adverſité,
Que la fuite, la mort, ou la captivité.
La mort eſt mon recours, & je dois une marque,
Qui montre à mes ſujets le cœur d'un vrai Monarque ;
Je vais contre Samſon, conduiſant mes débris,
Offrir à ſa fureur —

DALILA.

Ah ! Seigneur, je frémis.
N'expoſez point des jours. —

PHANOR.

Que ditez-vous, Princeſſe ?
Quelle fauſſe pitié pour moi vous intéreſſe !
Epargnez-vous des pleurs forcés & ſuperflus,
Mon ſort n'eſt point l'objet qui vous touche le plus ;
Et quoique votre amour cauſe nos infortunes,
Mes diſgraces ici ne nous ſont pas communes.

DALILA.

Ah ! ne m'accablez point de reproches affreux,
Si j'ai ſuivi, Seigneur, un penchant malheureux,
Mon amour immolé, malgré ſa violence,
Rend plus à la vertu qu'il n'ôte à l'innocence.

PHANOR.

Ne pas s'abandonner au feu qui le ſurprend,

N'eſt point pour votre cœur un effort aſſez grand ;
Dalila doit encor, pour effacer ſa honte,
Perdre, ſans balancer, l'ennemi qui le dompte.
Ah, du moins ! ſi vos yeux ont été deſtinés
A cauſer le trépas de tant d'infortunés,
Réparez-en le crime : & que ces mêmes charmes,
Qui cauſerent nos maux, finiſſent nos allarmes.
La force dont Samſon nous accable aujourd'hui,
Conſiſte en un ſecret qui n'eſt ſçu que de lui.
Flattez-le d'un hymen, pour percer ce myſtere,
Il eſt vaincu.

DALILA.

Non, non; c'eſt en vain qu'on l'eſpère :
Pourrois-je, juſte Ciel ! par un coupable effort,
Lui ravir ſon ſecret, & lui donner la mort ?
Quoi ! de tant de Guerriers la valeur attiédie,
Ne ſçauroit-elle agir que par ma perfidie ?
Pourriez-vous profiter de cette trahiſon ?
Je vous ferois rougir, en vous livrant Samſon.

PHANOR.

Eſt-il contre un Hébreu de trahiſon honteuſe ?
Je connois les devoirs d'une ame généreuſe,
Madame, & j'avois ſçu même vous les tracer ;
Mais un funeſte amour vient de les effacer.
Oſez-vous héſiter à trahir un impie ?
Le Ciel, en vous formant, vous fit ſon ennemie.
Ce ſont là les égards qui doivent prévaloir,
Et la religion eſt le premier devoir.
Les intérêts des Dieux ſont des ordres ſuprêmes.

DALILA.

Ils ont la foudre en main, qu'ils ſe vengent eux-mêmes :
Oui, les Dieux ſeuls ont droit d'exercer leur courroux ;
Ce qui pour eux eſt juſte, eſt un crime pour nous.

PHANOR.

Du ſang de mes ayeux vous avez reçu l'être ;
A quelle marque, hélas ! le faites-vous connoître ?
Mon Trône chancellant, mes ſujets terraſſés ;
Nos Autels abattus, & mes jours menacés ;
Des Hébreux révoltés les barbares outrages,
Tout n'offre à vos regards que de vaines images :
Pouvez-vous immoler à des coupables feux,
La nature, les Loix, le devoir & les Dieux ?
Ah, Dalila ! quel aſtre à votre ſort préſide ?
Vous n'oſez vous réſoudre à punir un perfide,
Qui peut-être à l'inſtant couronne ſes forfaits ;
Et vous laiſſez périr des fidéles ſujets ?
Ce peuple, dont le ſang coule pour vous défendre,

D'une

D'une main qu'il chérit, ne peut-il rien attendre?
Qu'oppoſer à Samſon ? Nos plus braves ſoldats
Ont-ils pu ſoutenir les efforts de ſon bras ?
Oui, ſans doute, un Démon anime ſon courage;
Lui donne cette force, & l'excite au carnage.
A perdre ce cruel tout doit vous inviter ;
Cet amour que pour vous il faiſoit éclater,
Porte lui-même atteinte à votre renommée,
Puiſqu'enfin vous avez une rivale aimée.
Et quoi ! vous vous troublez ?

DALILA.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entens ?

SCENE IV.

PHANOR, DALILA, ACAB, ARMILLA.

ACAB.

Ah ! Seigneur, ménagez de précieux inſtans;
Samſon dans ſes projets n'a plus rien qui l'arrête;
A ſa témérité dérobez votre tête.
Je l'attends, & bientôt il marche ſur mes pas;
Conduiſez la Princeſſe, & ſauvez tant d'appas.

PHANOR.

Non, Acab, le deſſein que votre Roi médite,
Nous réſerve au triomphe, & non pas à la fuite.
Dalila, demeurez. ——

ACAB.

Vous me glacez d'effroi.

DALILA.

Seigneur !

PHANOR.

Voyez Samſon.

ACAB.

Ah, grands Dieux !

PHANOR.

Suivez-moi.



SCENE V.

DALILA, ARMILLA.

DALILA.

IMpitoyable ſort, ta fureur eſt comblée,
Des coups les plus affreux je me ſens accablée ;
Mon courage y ſuccombe, & tu me fais ſouffrir
Tous les maux qu'aux mortels ta rage peut offrir.
Tu me forças d'aimer l'Hébreu qui nous opprime.
De cette paſſion volontaire victime,
Je ſuivis un devoir tiran de mes ardeurs :
Tout, juſqu'à ma vertu, ſignale tes rigueurs.
Cet amour toutefois, quoique ſans eſpérance,
Regnoit ſur mes eſprits avec tant de puiſſance,
Que mon cœur dégagé des vulgaires deſirs,
De ſa ſeule conſtance eût fait tous ſes plaiſirs ;
Il falloit donc encor, pour aſſouvir ta haine,
M'apprendre que Samſon vient de briſer ſa chaîne ;
Et que trop foible, hélas! pour pouvoir m'imiter ;
D'un ſi parfait exemple il n'ait pû profiter.
L'ingrat en aime une autre ! ô nouvelle fatale.——
Dalila, croyois-tu trouver une rivale ?
Mais quel eſt cet objet qui trouble mon repos ?

ARMILLA.

On dit que Tamnatée a ſoumis ce héros :
Quel que ſoit ce rapport, il bleſſe votre gloire ;
Mais ſans l'approfondir, gardez-vous de le croire ;
Peut-être que le Roi, pour accabler Samſon,
Jette dans votre eſprit un injuſte ſoupçon ;
Peut-être qu'enchanté d'une flamme nouvelle,
Samſon le juſtifie, & vous eſt infidelle :
Ce doute, en un inſtant, peut-être dévoilé ;
Exigez le ſecret dont on vous a parlé.
L'aveu d'un tel ſecret, par qui ſeul il peut vaincre,
De ſa fidélité pourra ſeul vous convaincre ;
Alors, ſans le trahir, vous tiendrez en vos mains,
Et la gloire & le ſort du plus grand des humains.

DALILA.

Que me propoſes-tu ?

ARMILLA.

S'il vous aime, Madame,
Doit-il rien ménager pour vous prouver ſa flamme ?

DALILA.

Et s'il peut réveler ce ſecret important,
J'en dois aux Philiſtins l'avis au même inſtant.

ARMILLA.

Non, déſabuſez-vous ; & malgré nos maximes ;
Vos ſoupirs pour Samſon déviendront légitimes.
Vous lui devez la vie, il faut qu'à ce bienfait,
Dans les cœurs généreux, céde tout autre objet.
Je dirai plus, Madame, en vain nos loix s'oppoſent,
A l'hymen que les Dieux ſans doute vous propoſent.
L'état, ſur ſon déclin, vous oblige à ce choix,
Et Samſon triomphant, impoſe d'autres loix.
Ah ! plût aux immortels, qu'un aveu ſalutaire,
Vous fit de ſon ſecret ſeule dépoſitaire ;
Vous ne douteriez plus du cœur de votre amant :
La paix dans ces climats naîtroit en un moment :
Dalila garderoit ce ſecret qui le lie,
Et ſans perdre Samſon, ſauveroit ſa patrie.
Mais il vient, vos ſoupçons peuvent être éclaircis. —

DALILA.

En ce cruel inſtant, mes vœux ſont indécis.

ARMILLA.

Écoutons leurs diſcours, — faites qu'il ſe déclare ;
Dieux, que nous implorons, livrez-nous ce barbare.

SCENE VI.

SAMSON, DALILA *aſſiſe.*

SAMSON, *ſans voir Dalila.*

JE n'ai juſqu'à préſent triomphé qu'à demi,
Si je ne vois tomber mon plus grand ennemi.
En vain à mes regards ſa lâcheté le cache,
Du ſein de ſon Palais, il faut que je l'arrache ;
Et je ne puis du Ciel accomplir les décrets,
Qu'en joignant aujourd'hui le Monarque aux ſujets.
Oui, tu verras périr, trop ingrate Princeſſe,
Les indignes objets de toute ta tendreſſe ;
Toi-même tu devrois, en proie à ma fureur. —

DALILA.

Ne cherche pas plus loin, frappe, voilà mon cœur.
Que ta main, par pitié, me prive de la vie ;
Termine les malheurs dont elle eſt pourſuivie :
De tes bontés pour moi j'attens ce dernier trait,

Bien plus cher à mes yeux que ton premier bienfait.

SAMSON.

Qu'annonce ce discours ? Est-ce remord ou crainte ?
Est-ce un nouvel effet de quelque lâche feinte ?
Ou le jour qui nous luit te paroît-il affreux,
Parce que tu le dois à mes soins généreux ?
Mais dis-moi cependant, qui te forçoit, cruelle,
A feindre les transports d'une ardeur mutuelle ?
Pourquoi flatter l'espoir de mon amour naissant ;
Et redoubler mes feux en les applaudissant ?
Car enfin, tu m'as fait l'aveu de ta tendresse :
Et quoiqu'alors ton cœur condamnât sa foiblesse
M'en invitoit-il moins à suivre tes appas ?
Toute femme à nos vœux oppose des combats ;
Mais malgré les terreurs dont elle est allarmée,
Quand elle dit qu'elle aime, elle veut être aimée.
Etoit-ce pour orner le char de mon rival,
Que tu feignois.——

DALILA.

Samson, que tu me connois mal ?
De quoi m'accuses-tu, parle, quel est mon crime ?
Oses-tu m'en faire un d'un effort magnanime ?
J'ai refusé ta foi ; loin de t'en irriter,
Plains-moi, puisque mon cœur brûloit de l'accepter :
Mais pouvois-je, au mépris de nos loix, de ma gloire,
Aux yeux de l'univers avouer ta victoire ?
Ce plaisir m'est ravi par les Dieux ennemis,
Et flattoit trop mes vœux, pour qu'il me fût permis.

SAMSON.

Ce dehors spécieux n'a rien qui m'éblouisse,
Et ne peut me cacher le fond de l'artifice ;
Si tu te crûs forcée à refuser ma foi,
Il falloit tout quitter, ne pouvant être à moi,
Il falloit renoncer à l'himen qui te lie,
Pour imposer silence à ma flamme trahie :
Victime comme toi des loix de ton devoir,
J'aurois, en gémissant, admiré leur pouvoir.
Mais accepter la main d'un rival que j'abhorre.——

DALILA.

D'un soupçon outrageant tu m'accables encore,
Barbare ? n'ai-je pas suivi sans hésiter,
Les leçons qu'avant toi mon cœur sçut me dicter ?
Que parles-tu d'himen ?——

SAMSON.

Je sçais tout, infidèle,
De la bouche d'Acab je tiens cette nouvelle,
Tu voulois me cacher un si honteux secret,

Mais il a trop d'orgueil pour être amant discret.
Cours, & que sans tarder, cette union parfaite,
Aux Autels de tes Dieux célébre ma défaite.
Va lui donner le prix de ses nobles travaux.

DALILA.

Les amans doivent-ils en croire leurs rivaux?
J'épouserois Acab! moi? dont l'indifférence,
A ses feux pour jamais ravit toute espérance!

SAMSON.

Acab ne sera point ton époux?

DALILA.

Qu'à tes yeux
Puisse m'anéantir la colère des cieux.——
Dois-je te rassurer par un serment terrible?
Crois-en plutôt ce cœur, pour toi seul trop sensible:
D'autres feux que les tiens peut-il être surpris?

SAMSON.

Vous redoublez celui dont le mien est épris;
Mon bonheur est parfait, & Dalila fidèle,
A mes tendres regards paroît encor plus belle;

Il se jette à ses genoux.

Princesse, à mon amour, pardonnez mon courroux;
Que j'en puisse expier le crime à vos genoux!

DALILA.

Ah, foible Dalila! le soin de me défendre,
M'entraînoit, malgré moi, vers un penchant trop tendre,
Et l'ingrat dont mon cœur devroit se défier,
Me force en cet instant à me justifier.
Samson à mes genoux!— Quoi, j'y souffre un impie,
Un meurtrier, couvert du sang de la patrie!
Va, porte à ma rivale un criminel encens,
Sur mon cœur désormais qu'est-ce que tu prétends?
Cesse de décevoir une amante irritée.

SAMSON.

Oui, Madame, il est vrai, j'ai servi Tamnatée,
Et mon pere forçant mes vœux à se trahir,
M'ordonna de l'aimer, je feignis d'obéir;
Mais.——

DALILA.

Qui m'assurera qu'elle n'est point aimée,
Et que pour Dalila ton ame est enflammée?
Mais que dis-je! comment pourrois-je m'en flatter?
Par quels traits ton amour prit-il soin d'éclater?
L'horreur, le désespoir qui suivent tes ravages,
Le meurtre, la fureur, te tiennent lieu d'hommages;
Le sang des Philistins qui coule sous mes pas,
Est le seul sacrifice offert à mes appas.

Tandis qu'en ta faveur la plus vive tendresse,
Contre un Héros qui m'aime, aujourd'hui m'intéresse;
Que pour mieux te garder une constante foi,
Je trahis les bontés de Phanor, de mon Roi;
Et tandis qu'insensible aux maux de ma patrie,
Je semble, en t'écoutant, approuver ta furie:
Eh! que sçai-je? tandis qu'on te laisse espérer
Une main dont le tems auroit pu t'assurer.——
Qu'ai-je dit!

SAMSON.

Ah, Madame! ah, Princesse charmante!
Je serois possesseur de ce bien qui m'enchante!
Dalila, commandez, il n'est point de devoir
Que je ne puisse enfraindre après un tel espoir;
Mon bras, aux Philistins, ne sera plus funeste,
D'un peuple assez puni j'épargnerai le reste.
Je promets tout.

DALILA.

Samson, ces transports empressés,
Pour rassurer mon cœur, ne parlent point assez,
Ma défiance exige une preuve plus forte:
Sçachons si ton ardeur sur mes doutes l'emporte.
Je veux que mon amant développe à mes yeux,
Des forces de son bras, le point mistérieux.
Dois-tu ce don funeste aux Puissances suprêmes?

SAMSON.

Que me demandez-vous, ô Ciel!

DALILA.

Rien, si tu m'aimes.——
Pourquoi frémir, Samson? un amant généreux
A-t-il quelques secrets pour l'objet de ses vœux?

SAMSON.

Le mien ne peut céder à l'excès de ma flamme;
En vous le confiant, je me perdrois, Madame.

DALILA.

Que crains-tu? que ma bouche ose le publier,
Que jusqu'à te trahir je puisse m'oublier?
Cruel, plus ce secret intéresse ta vie,
Et plus à le garder mon amour me convie.

SAMSON.

Princesse, épargnez-vous un inutile effort;
Si ce fatal secret n'entraînoit que ma mort.——
Mais, Madame, à lui seul ma gloire est attachée,
D'une honte éternelle elle seroit tachée;
A tout autre péril je m'offre sans regret,
Je vous accorde tout, laissez-moi mon secret.

DALILA.

Perfide! c'en eſt trop; je vois ce qui t'arrête,
Ton inflexiblible cœur mépriſe ſa conquête;
Je t'offrois un moyen de me déſabuſer,
Je n'exigeois qu'un mot, tu m'oſes refuſer!
Grace au Ciel, tes mépris de mon ſort t'éclairciſſent;
C'eſt par eux, il eſt vrai, que les Dieux me puniſſent:
Mais qui pouvoit choiſir un Hebreu pour amant,
Etoit digne en effet d'un pareil châtiment.
Va loin de mes regards remplir ta deſtinée,
Je ſuſpens trop long-tems ta fureur effrenée;
Hâte-toi de porter la mort en ce Palais,
Retourne à ma rivale, & ne me vois jamais. *Elle ſort.*

SAMSON.

Dalila, demeurez; où fuyez-vous, cruelle?
Suivons-la— que réſoudre? On me croit infidèle,
Allons— il faudra donc tout lui ſacrifier.
Non. Mais employons tout pour nous juſtifier.



ACTE V.

Le Théâtre repréſente le Palais du Roi des Philiſtins.

SCENE PREMIERE.

PHANOR, ARMILLA.

PHANOR.

Se peut-il qu'à ce point les Dieux me favoriſent!
Ton oreille ou tes yeux ſans doute te ſéduiſent.

ARMILLA.

Non, Seigneur: ſi le ſort ne trahit mon eſpoir,
Votre ennemi, ſans force, eſt en votre pouvoir;
C'en eſt fait, il périt; & le même artifice
Qui trompe Dalila, le conduit au ſupplice.
Je l'ai vû quelque tems prêt à ſe dérober
Au piége dangereux où je l'ai fait tomber;
J'ai vû, de ſes refus la Princeſſe irritée,

Lui reprocher ici ſes feux pour Tamnatée :
Elle ſort, il la ſuit dans ſon appartement,
Et ce guerier farouche y vole en foible amant.
Dans les détours obſcurs d'une ſecrette iſſue,
J'écoute leurs diſcours ſans crainte d'être vûe.
Il tombe à ſes genoux, tremblant, irréſolu,
Et je le vois enfin où je l'avois voulu :
Pour ſe juſtifier, plus ſes tranſports éclatent,
Et plus de Dalila les ſoupçons les combattent ;
Il ne peut la convaincre, à moins de révéler
Ce ſecret important qu'il s'obſtine à céler,
Il feint de s'y réſoudre, & ſa trompeuſe adreſſe
Croit par de faux aveux éblouir la Princeſſe ;
Mais elle en reconnoit auſſi-tôt le détour,
Et l'on ne peut tromper un véritable amour.
Aux larmes, aux ſoupirs les reproches ſuccedent ;
Samſon en eſt troublé, ſes intérêts y cédent ;
Il avoue, en tremblant, que c'eſt dans ſes cheveux
Que réſide ſa force, & l'eſpoir des Hébreux.
On eût dit que du Ciel la foudre toute prête,
Attendoit cet aveu pour fondre ſur ſa tête ;
Il tombe enſeveli dans un profond ſommeil,
Et ſemble de vos coups attendre ſon réveil.

PHANOR.

Achéve.

ARMILLA.

En ce moment, je cours à la Princeſſe,
J'affecte, en lui parlant, une ſombre triſteſſe.
Ah, Madame ! lui dis-je, épargnez-vous des ſoins,
Qui vous feroient rougir, s'ils avoient des témoins :
En vain de ſon amour vous vous étiez flatée,
Et ſi l'on croit le bruit que répand Tamnatée,
Elle ſeule en ſon ſein renferme ce ſecret,
Et vos larmes ici n'auront eu nul effet.
L'Hébreu, s'il a parlé, doit vous avoir trompée.
D'un doute vraiſemblable, elle eſt ſoudain frappée,
Et rappellant alors tout ce qui s'eſt paſſé :
Oui, dit-elle, il me trompe, il a trop balancé ;
Le perfide, à l'inſtant, pour raſſurer mes craintes ;
Se ſervoit lâchement des plus honteuſes feintes,
Son eſprit inventoit mille détours nouveaux,
Et ſon dernier aveu ſans doute eſt le plus faux.
Je ſaiſis ce moment qui me paroît propice :
Que ſans perdre de tems, Dalila s'éclairciſſe,
Ajoutai-je ; voyez ſi l'Hébreu vous dit vrai,
Votre repos, Madame, exige un tel eſſai :
S'il vous a découvert le fond de ce myſtère,

A tous les Philiſtins votre amour doit le taire,
Vous garderez alors le ſecret d'un époux ;
Si Samſon eſt ſincere, il eſt digne de vous.
Je la vois chanceler, & mon adreſſe étale
Le plaiſir de confondre une indigne rivale :
Là, divers mouvemens agitoient ſon eſprit,
D'amour, de ſoins jaloux, de honte, de dépit;
Elle ſe rend enfin, & ma main généreuſe
A tranché par ſon ordre une treſſe odieuſe,
Et par ce coup heureux je rends ce que je doi
A ma Religion, à l'Etat, à mon Roi.

PHANOR.

Que ne te dois-je point ! Ma garde diſperſée,
Doit par les ſoins d'Acab, être ici ramaſſée.
Allons voir ſi le Ciel appaiſe ſes rigueurs,
Et ſi ce jour augmente, ou finit nos malheurs.

SCENE II.

Le Théâtre repréſente l'appartement de Dalila.

SAMSON *endormi*, DALILA.

DALILA.

Quelle ſoudaine horreur, quelles triſtes images
Rempliſſent mes eſprits de funèbres préſages !
Qu'ai-je fait, malheureuſe, & pourquoi ce Héros
Eſt-il enſéveli dans un ſi long repos ?
Quoi, je l'aurois trahi ! funeſte jalouſie,
Soupçons injurieux, vous lui coutez la vie.—
Il ne m'a point trompée, & s'il a combattu,
Il prévoyoit le coup dont il eſt abbatu.
Cruelle applaudis-toi, contemple ta victoire,
Tu viens de lui ravir ſa ſureté, ſa gloire.
Ah, perfide Armilla ! tes conſeils odieux
Lui raviſſent un don qu'il a reçu des Cieux.
Ma crédule foibleſſe a donné dans le piége,
Et je me ſuis fiée à ta main ſacrilége.
Mais, quels troubles nouveaux agitent mes eſprits !
Sans doute, aux Philiſtins, elle aura tout appris,
Et je les vois déja, fiers de leurs avantages,
Venger cruellement leur fuite & leurs outrages ;
Aſſouvir leurs fureurs, & combler mon effroi :
Ils viennent tous en foule.— Ah ! Samſon, ſauve-toi :

Pourroit-elle à ce point porter la barbarie?
La fidèle Armilla ne m'aura point trahie;
Elle sçait qu'un seul mot causeroit mon trépas,
Je la soupçonne à tort.— Mais je ne la vois pas.
Juste Ciel! en ces lieux quelle troupe s'avance,
Et garde, en approchant, un farouche silence!
Mon amant va périr.— Arrêtez assassins;
Samson, éveille-toi, voilà les Philistins.

SCENE III.

PHANOR, SAMSON, DALILA, ACAB, ZAMEC, PHILISTINS, *qui saisissent Samson.*

SAMSON *veut se défendre, & tombe.*

DIeu! je l'avois prévû, mon imprudence impie
A fait tomber sur moi ta main appesantie;
A mon indigne ardeur ce prix étoit bien dû,
Triomphe Dalila, c'est toi qui m'as perdu:
N'affecte point, cruelle, une douleur frivole;
Qui commet les forfaits, aisément s'en console.

PHANOR.

Qu'on remplisse, soldats, l'ordre que j'ai donné;
Au Temple, où je l'attends, que l'Hébreu soit traîné;
Que ses yeux soient privés du jour qui les éclaire,
Que sans perdre la vie, il perde la lumiere,
Qu'il sente par dégrés les rigueurs de son sort:
Il est trop criminel pour recevoir la mort.

DALILA.

Demeurez un moment, un autre sacrifice
Doit ici de l'Hébreu devancer le supplice;
Et Dalila, Seigneur, va l'offrir à vos yeux.
Reçois en cet instant mes éternels adieux,
Samson, mais garde toi d'outrager ma mémoire;
Impute à d'autres mains une action si noire;
De funestes soupçons lâchement suscités,
Dans un piége imprévu, nous ont précipités.
La perfide Armilla conduisoit cette trâme,
Ses discours imposteurs ont effrayé mon ame,
Elle a tout obtenu de mon cœur allarmé,
Et je te perds enfin pour t'avoir trop aimé:
Je voulois de tes feux une entiere assurance,
J'ai fait de ton secret l'affreuse expérience;
Elle nous a trahis, & nos Dieux en courroux,

Puniſſent un amour qui les offenſoit tous.
Tu m'as donné du tien une marque évidente,
Et je te dois du mien une preuve éclatante :
La voilà.—— *Elle ſe tue.*

PHANOR.

Juſtes Dieux ! ——

ACAB.

Princeſſe !

DALILA.

Laiſſez-moi :
Je ne rends à Samſon qu'un ſang que je lui doi.
N'euſſé-*je* aucune part aux revers qu'il eſſuye,
Ses malheurs ſuffiroient pour m'arracher la vie.—
Deſtin ſois ſatisfait, ton abſolu pouvoir,
Malgré moi, m'a forcée à ſuivre un faux devoir ;
Ainſi de tes décrets l'injuſte violence
Sur les foibles humains ſignale ſa puiſſance,
Et me fait immoler, en ce funeſte jour,
Mon amant à mes Dieux, ma vie à mon amour.
On l'emporte.

ACAB.

Falloit-il que ta mort, Princeſſe infortunée,
Marquât d'un deuil ſiniſtre une telle journée,
Et que mon triſte cœur ne goutât qu'à demi
Le plaiſir d'accabler un barbare ennemi ?
C'en eſt donc fait, le Ciel, pour me livrer la guerre,
Après tant de rigueurs, n'a plus que ſon tonnerre :
Lancez-le, Dieux cruels ! j'en attends les éclats,
Moins terribles pour moi que cet affreux trépas.
A quels regrets honteux la perfide me livre :
Quoi ! c'eſt pour mon rival qu'elle ceſſe de vivre ;
Et le fatal objet de mon juſte courroux,
N'eſt plus qu'un vain fantôme indigne de mes coups.
Il ſort.

SCENE IV.

SAMSON, PHILISTINS.

SAMSON.

SI des crimes, hélas ! j'ai rempli la meſure,
Vous égalez, Seigneur, la vengeance à l'injure.
Quel ſpectacle ſanglant a frappé mes regards !
Vos juſtes châtimens s'offrent de toutes parts,

Et votre main se sert pour augmenter ma peine ;
De l'objet de mes vœux, & de ceux de ma haine.
Tout espoir m'abandonne, & mes esprits confus.——
Appercevant son pere.
O Ciel ! voilà le coup que je craignois le plus.

SCENE V.

SAMSON, ÉMANUEL, PHILISTINS.

ÉMANUEL.

JE ne vous croirai point, vous me trompez, perfides....
Offre-toi, cher Samson, à mes regards avides.
Mais c'est lui que je vois.— Quoi, mon fils enchaîné !
L'esprit d'un Dieu vivant l'a donc abandonné ?
Par quel crime.—— Israël, c'en est fait, tu succombes,
Et dans tes premiers fers pour jamais tu retombes :
Ce traître t'y retient, malgré l'ordre du ciel.
Malheureux ! qu'as-tu fait ?—

SAMSON.

Cessez, Émanuel.
Les maux dont je prévois les horribles approches,
M'ont déja fait sentir l'aigreur de vos reproches ;
Et si vous me voyez en proye à la douleur,
Ce n'est pas de Samson dont je plains le malheur.
Adieu, je vais subir le sort qu'on me prépare,
Et braver les rigueurs d'un supplice barbare ;
Quoi que leur cruauté puisse s'être promis,
Je ne tremblerai point devant mes ennemis :
Je suis toujours le même, & la main qui m'outrage,
M'a privé de ma force, & non de mon courage.
Ne me retirez point votre amour paternel,
On est assez puni quand on est criminel.
On l'emmene.

SCENE VI.

ÉMANUEL *seul.*

OH terrible moment ! mon fils tu me désarmes ;
Malgré tout mon courroux tu m'arraches des larmes.

Je ne puis ſans frémir enviſager l'horreur—
Mais dois-je reſſentir une indigne terreur?
Non, ce n'eſt plus mon fils, c'eſt un lâche, un prophane;
A d'éternels affronts lui-même ſe condamne;
Il ſera le mépris de la poſtérité,
Lorſqu'il pourroit prétendre à l'immortalité.
Hé bien! va recevoir le prix qu'on te deſtine:
La perte d'un méchant n'eſt point notre ruïne.
Épuiſe ton courroux ſur ce fils malheureux,
Mais épargne, Seigneur, le reſte des Hébreux.
Je verrai d'un œil ſec, ſa honte, ſon ſupplice,
Puiſqu'ils pourront du moins ſervir à ta juſtice.

SCENE VII.

L'ESCLAVE D'ACAB, *ſeul,*
avec les cheveux & le caſque de Samſon.

MA force redoutable, & mon courage altier,
Brûlent de s'excrimer par quelque exploit guerrier.
Ces cheveux que je viens de greffer ſur ma tête,
Vont me faire marcher de conquête en conquête.
Si je tenois l'Hébreu! nous verrions à préſent,
De ſon bras ou du mien, quel eſt le plus péſant.
Il m'a fait un affront, qu'à peine je digere,
Je ſuis très-délicat ſur pareille matiere:
Je vais, pour me venger attaquer ce félon,
De mon bras allongé, lui demander raiſon.

Il feint d'être attaché.

Il eſt bon cependant de connoître ma force,
Donnons à cette chaîne une terrible entorce.
Briſez-vous fers honteux— La peſte quel poignet!
Pour mieux les écarter, faiſons le moulinet.

Il fait comme s'il étoit entouré de Soldats.

Périſſez Philiſtins.— Mais vraiment je m'abuſe:
Non, ne périſſez pas, je vous demande excuſe,
Vous êtes mes amis, & c'eſt ſur les Hébreux
Que doit tomber l'effort de mon bras valeureux:
Courons— mais quel rocher s'oppoſe à mon paſſage!

C'eſt un fauteuil.

A prendre le grand tour, crois-tu que l'on m'engage?

Il le renverſe.

Renverſons cet obſtacle, applaniſſons ce roc;
Quelle force! il n'a pû réſiſter à ce choc:

Ne tardons plus. Ahi, ahi, quel monſtre ſe préſente !
Il apperçoit un Poulet d'Inde.
Malepeſte, un grifon ! — cet aſpect m'épouvante ;
Ses griffes & ſon bec pourroient m'incommoder —
Que dis-tu, Samſonnet ? il le faut aborder,
Quel qu'en ſoit le péril. — C'eſt à moi d'en découdre ;
Par derriere en poltron ! — je ne puis m'y réſoudre,
Mais il me poche l'œil ſi je vais par devant,
Il eſt ferme partout. — Il faut le prendre en flanc.
Je le tiens — ces cheveux produiſent des merveilles,
Et pourront déſormais garantir mes oreilles.
Et bien, te voilà pris, malheureux animal ;
Tu touches à préſent à ton terme fatal,
Car enfin aux grifons je ne fais point de grace,
Et je vais d'un ſeul coup, t'aſſommer ſur la place.
Déchirons-le — ah ! je ſuis attendri de ſes pleurs,
Et toujours la pitié regna ſur les grands cœurs.
Je te garde une place en ma ménagerie :
Si pourtant nous allions dans quelque hôtellerie,
J'y pourrois retrouver mon apetit perdu,
Ce grifon paroît tendre, il eſt aſſez dodu.
Allons — mais dans le Temple ils m'attendent — n'importe,
La raiſon de la faim eſt toujours la plus forte.
Que j'aurai de plaiſir à plumer cet oiſeau !
Servez-moi de trophée, agréable fardeau.

Il met ſur ſes épaules le dindon & ſa batte, à l'imitation de Samſon, qui porte ſon pere & les portes de la priſon.

SCENE VIII.

Le Théâtre repréſente le Temple de Dagon, où le Roi & toute ſa Cour ſont aſſemblés.

SAMSON.

ENFIN tout eſt détruit, & ma gloire éffacée
N'offre qu'un dur reproche à ma triſte penſée.
Samſon qui ſe voyoit l'effroi des Philiſtins,
Lui-même à ſes tyrans a livré ſes deſtins.
Il pouvoit d'Iſraël rétablir la puiſſance,
Et du Dieu qu'il adore achever la vengeance —
O regrets ſuperflus ! — les Hébreux conſternés,
N'en ſeront déſormais que plus infortunés.

C'eſt ta juſtice, ô Ciel ! qui creuſa les abîmes
Où m'ont fait trébucher des feux illégitimes ;
Oui, quel que ſoit le poids dont m'accable leur faix,
Mes malheurs ſont encor trop doux pour mes forfaits.
Mais c'eſt ici le temple où ce peuple infidelle
Vient offrir à Dagon une foi criminelle,
Où moi-même je ſuis, en eſclave attaché,
Victime des remords qu'enfante le péché.
Grand Dieu, dont les décrets, du haut de l'empirée,
Reglent de notre ſort la gloire & la durée,
Dont le moindre regard, juſqu'au fond de nos cœurs,
Dévoile l'artifice & confond les erreurs ;
Si le mien eſt rempli de cette confiance,
Que le vrai repentir donne avec l'eſpérance ;
Si je n'aſpire plus qu'aux ſublimes plaiſirs,
Qui du juſte Abraham enflammoient les deſirs,
Enfin, ſi mes projets ne tendent qu'à ta gloire,
Pour derniere faveur, encore une victoire !
Rends leur premiere force à mes bras déſarmés ;
Que ma mort ſoit utile aux Hébreux oprimés ;
Anime de mes mains les ſecouſſes rapides,
Que je puiſſe ébranler ces colomnes ſolides,
Et que tes ennemis trouvent leurs monumens,
Sous ces murs écroulés juſques aux fondemens.
Fais changer leurs concerts en des clameurs funebres.
Mais quel rayon me luit au milieu des ténebres ?
Eſt-ce l'eſprit divin qui ranime mes ſens ?
Oui, je n'en doute plus, je le vois, je le ſens.
Sa bonté daigne encor ſe fier à mon zèle ;
A venger ſon ſaint nom, je l'entends qui m'appelle :
Il me rend à la fois, ma force & ma fureur. —
Je vais de votre culte enſevelir l'horreur,
Funeſtes ennemis, vous allez être en proye
Aux coups du bras vengeur qui ſur vous ſe déploye.
Plein de joye aujourd'hui je deſcends chez les morts ;
Puiſque dans votre ſang je lave mes remords ;
Trop heureux ſi le Dieu dont la main vous terrace,
Vouloit avec mes jours éteindre votre race.
C'en eſt fait, périſſons pour le Dieu des Hébreux,
Meurent les Philiſtins, & Samſon avec eux.

Il ébranle les colomnes, & renverſe le Temple.

Fin du dernier Acte.

